

Chroniques Monistroliennes

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE MONISTROL-SUR-LOIRE

3 - MAI 1984

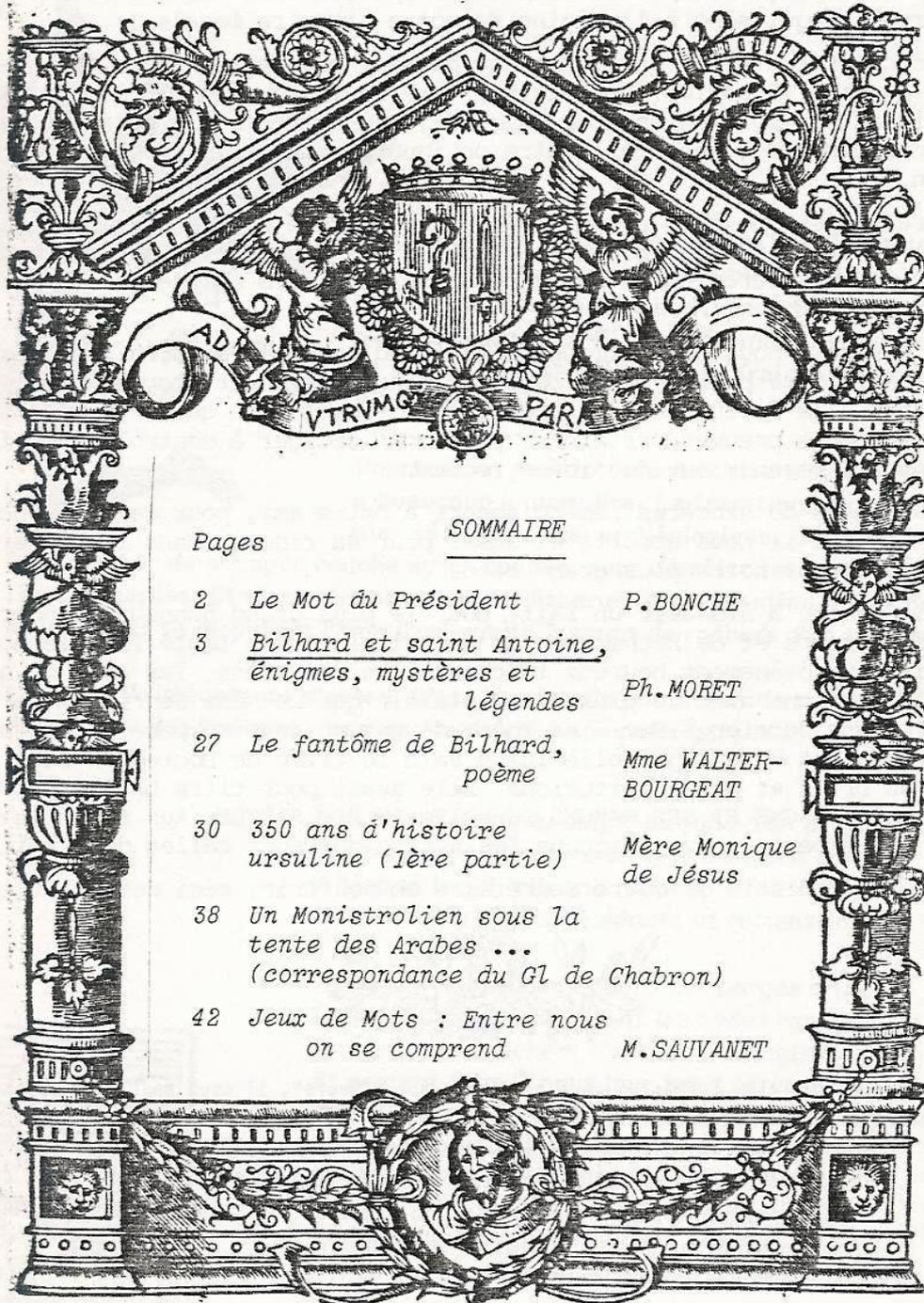


La Maison des Antonins . . .

Chroniques Monistroliennes

Bulletin de la Société d'Histoire de Monistrol-sur-Loire.

SPECIAL ST-ANTOINE - BILHARD



Pages	SOMMAIRE	
2	Le Mot du Président	P. BONCHE
3	<u>Bilhard et saint Antoine,</u> énigmes, mystères et légendes	Ph. MORET
27	Le fantôme de Bilhard, poème	Mme WALTER- BOURGEAT
30	350 ans d'histoire ursuline (1ère partie)	Mère Monique de Jésus
38	Un Monistrolien sous la tente des Arabes ... (correspondance du Gl de Chabron)	
42	Jeux de Mots : Entre nous on se comprend	M. SAUVANET

REVUE TRIMESTRIELLE - PRIX AU N° : 15 francs - ABONNEMENT POUR
UN AN, ADHESION COMPRISE : 30 francs.

DIRECTEURS DE LA PUBLICATION : Philippe MORET, Christian LAURAN-
SON-Rosaz.

LE MOT DU PRESIDENT

La recherche de l'histoire du passé nous donne de grandes joies, c'est certain. Si elle est parfois exaltante, elle est aussi parfois décevante. L'on s'en est bien aperçu lors de la réunion du 6 avril axée sur les reliques de saint Marcellin qui sont à l'origine de notre histoire locale.

Si d'une façon à peu près certaine on sait que ces reliques ont été amenées de Saint-Paulien (Ruessium) à Monistrol vers la fin du IXe siècle, que Monistrol s'est bâti autour pour en assurer la garde, que notre cité a pris une certaine extension à cause d'elles, par contre on ignore tout de la personnalité de saint Marcellin.

Notre secrétaire nous a entraîné à la recherche de ses origines; il a émis plusieurs hypothèses, sans pouvoir définir d'une façon certaine qui était ce Marcellin, notre patron, mais aussi celui de plusieurs églises en Haute-Loire. D'où venait-il ? ...

A Monistrol, nous nous étions contentés d'accepter la tradition qui nous l'avait donné comme patron de la paroisse sans nous poser trop de questions sur son origine. Il a fallu toute la droiture de l'historien qui veut trouver des écrits, avoir des preuves certaines, pour nous obliger à contrôler les faits et, au besoin, revenir sur des idées reçues.

Nous devons de sincères remerciements à notre ami, pour ce qu'il nous fait découvrir, ce qu'il nous apporte et aussi pour sa rigueur dans la recherche historique, ceci pour notre plus grand bien.

Ceci m'amène à signaler un fait, pour le plus grand honneur de notre Société d'Histoire et de Recherches de Monistrol. Comme toute famille normale se réjouit d'un événement heureux touchant l'un des siens, les amis de notre Société apprendront avec le plus grand plaisir que ce même Secrétaire a soutenu le 10 mars dernier à Paris sa thèse devant un jury composé d'éminents spécialistes du haut Moyen-Age; elle lui a valu le titre de Docteur d'Etat en Histoire du Droit et des Institutions. Elle avait pour titre LA FIN DU MONDE ANTIQUE : L'Auvergne et ses marges du VIIIe au XIe siècle. Aux félicitations unanimes des experts, nous joignons les nôtres qui sont celles de l'amitié.

Dusse la modestie de notre Secrétaire en souffrir, ceci devait être dit.



Note du Secrétaire sus-visé : Puisque nous en sommes aux "fleurs", il nous faut aussi présenter les félicitations les plus chaleureuses à ce Président qui sait si bien faire les éloges des autres : En effet, il a fêté, le 28 avril dernier, ses 75 ans ! ... Inutile d'insister ici sur ses qualités, au premier rang desquelles générosité, gentillesse et dévouement, que tous ses concitoyens monistroliens lui reconnaissent unanimement. La SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE MONISTROL, quant à elle, est fière d'être présidée par Monsieur Paul BONCHE. Nous n'en dirons pas plus. Le cœur y est ...

JOYEUX ANNIVERSAIRE, MONSIEUR LE PRÉSIDENT ! ...



BILHARD et SAINT-ANTOINE

ENIGMES, MYSTERES et LEGENDES



'Un conte, cela s'écoute, avec des oreilles et un cœur d'enfant. Surtout quand il est bien conté : c'est ce que fit, pour notre plaisir, Hi ppolyte de Chabron avec la légende de Bilhard. Sa mère l'en avait bercé et il nous l'a restituée dans sa fraîcheur - même s'il l'a mise en vers.

Pourtant on peut interroger cette histoire : elle a beaucoup à nous dire. La tradition orale est comme une sédimentation archéologique. Délicatement il faut essayer de décaper couche après couche, pour démêler les traces des civilisations disparues. Et n'a-t-elle pas presque disparue, la civilisation où les diables et les anges se disputent l'âme d'un ermite à coups de rochers d'un torrent vellave ?

Mais écoutons d'abord. C'est la mère du poète qui, du haut de la terrasse du château des Evêques, raconte Monistrol à son petit garçon :

*Puis m'indiquant du doigt, au fond d'un précipice,
Des rocs dont la nature un jour dans son caprice
A hérissé le sol, elle me rappela
Cette vieille légende ; écoute et retiens-là.*



*"Regarde ici tout près, dans ces gorges arides,
Lefond de ce ruisseau dont les ondes rapides
Derochers en rochers tombent en mugissant,
Et portent jusqu'à nous leur bruit retentissant.
Sur l'un et l'autre bord, vois ces roches pendantes
S'incliner vers l'abime, ou ces pierres branlantes
Se dresser vers le ciel. Autrefois nos aïeux
Dont le cœur abondait en sentiments pieux,
Ne pouvant s'expliquer ces jeux de la nature,
Croyaient que le démon, apôtre d'imposture,
Lutmême avait tassé tous ces blocs suspendus.*



C'est là-bas, disaient-ils, que jadis un reclus,
Entrant dans ce caveau qu'on nomme Saint-Antoine,
Creusé sous ce rocher à figure de moine,
S'obligea d'y rester pendant toute une nuit,
En prière, à genoux, sans souci d'aucun bruit.
On ne sait de quel crime il se sentait coupable ;
Mais l'ardeur de sa foi, son remords implacable,
L'entraînèrent ici pour pleurer et gémir.
Les démons, furieux d'un si grand repentir,
Firent autour de lui le plus affreux vacarme,
Afin de le remplir d'épouvante et d'alarme.
L'un, soulevant le lit du paisible torrent,
Le rendit tortueux, rapide, bondissant.
L'autre, trainant des blocs sur la plus haute cime,
Avec un grand fracas les roulait dans l'abîme.
Plusieurs contrefaisaient le cri des animaux,
Des chacals, des lions, des tigres, des taureaux.
Un surtout, s'approchant de l'étroite ouverture,
Par où, jusqu'au reclus, descendait fraîche et pure
La clarté de la nuit, l'insultait de son mieux,
Vomissant contr'elui des propos odieux,
Même on dit qu'achevant cette œuvre malhonnête,
D'un liquide innommable il arrosa sa tête.

Cependant le reclus, de frayeur tout transi,
Répétait maint Ave, maint Gloria Patri.
La nuit lui parut longue et l'épreuve terrible
Dans ces mêmes terreurs, dans cette angoisse horrible.
Dieu, touché de ses pleurs, enfin le secourut :
Un Ange avec le jour dans la grotte apparut.

"Demandez, lui dit-il, ô pieux solitaire,
Tout ce que vous voudrez, je suis prêt à le faire."
Mais l'homme dans son froc soudain s'était blotti ;
Il se croyait trompé ; les Gloria Patri
Et les Sicut erat devenaient plus rapides.

"Voyons ! Raffermissiez des pensers trop timides,
Dit l'Ange, en s'adressant à notre bon reclus,
Je viens vous secourir" ; mais il n'obtenait plus
Que les Sicut erat en forme de réplique.

"Enfin prenant au mot sa tremblante supplique :
Halte là, cria l'Ange, aux démons étonnés,
Les crimes de cet homme ont été pardonnés ;
Dieu sait prendre en pitié ceux qui font pénitence :
Vous qui raillez si bien, tremblez sous ma puissance,
J'exaucerai le vœu par ce moine formé ;
Donc, que chacun de vous en rocher transformé,
Immobile et debout se fige à cette place."

*Le premier qui sentit l'effet de la menace,
Fut le diable insulteur : tu le vois incliné
Sous la forme d'un bloc, triste et capuchonné.
Un autre pour bondir s'élançait à la hâte,
Il s'arrête tout court ; le voilà c'est Pilate.
Caïphe son voisin rêvait le même saut,
Mais collé sur sa base, il se trouva penaud.
Bilhard (1) rallume en vain sa rage la plus vive,
La boule qu'il lançait de l'une à l'autre rive
S'attacha sur le roc. Les autres diabolins,
Les fardadets rieurs et les esprits lutins,
N'entendant plus la voix des chefs de leur phalange,
Comprirent que du ciel était venu quelque Ange
Pour sauver le reclus, et tournant le talon,
Laisant tout en désordre en ce pauvre vallon,
Il s'enfuirent tremblants et saisis d'épouvante."*

.....
.....
*Gai récit d'une mère à l'enfant qu'elle enchante !
O mort ! ô dure mort ! tout est donc sous tes lois !
Que ne puis-je, ô ma mère, entendre encor ta voix !*

Ces vers sont extraits d'une petite plaquette de "souvenirs poétiques" : Notre pays et notre mère qu'Hippolyte de Chabron publia au Puy en 1865. Elle était surtout consacrée à Monistrol, où Hippolyte passa toute sa vie, pendant que son frère le général allait de camps en garnisons (2).

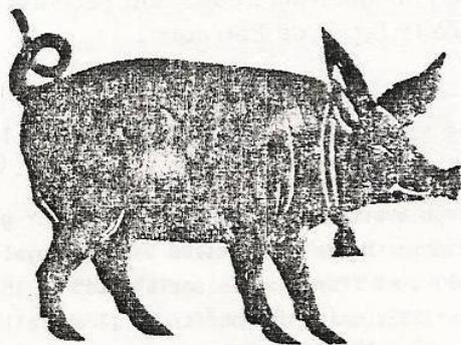
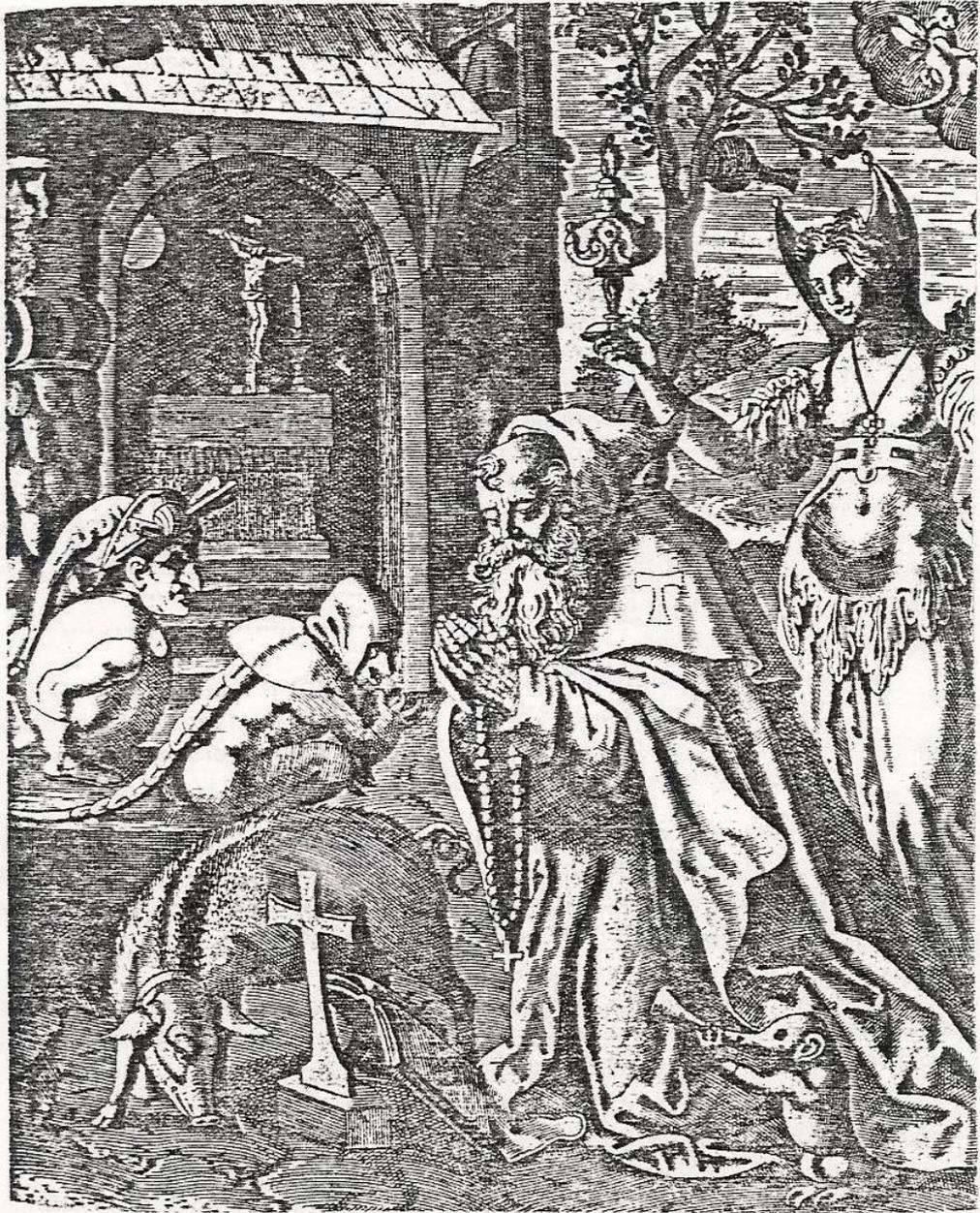
Il fut le premier à coucher par écrit la légende de Bilhard. Sa version nous vient tout droit d'avant la Révolution, quand sa mère, petite fillette (elle naquit en 1775), a dû l'entendre elle-même.

LES DIFFERENTES VERSIONS

Quand une légende est imprimée, elle se fixe. Il devient difficile de discerner si les versions qui peuvent apparaître ensuite sont de purs témoins de la tradition orale ou la reproduction plus ou moins déformée du texte écrit. C'est particulièrement le cas lorsque la première version a pris une forme qui s'impose vivement à l'imagination : comment raconter le Chat Botté ou Barbe-Bleue autrement qu'à la façon de Perrault ?

(1) Ce côteau porte le nom de côtes de Bilhard, on y voit le caveau de St-Antoine et les rochers qui portent le nom de Pilate, Caïphe, etc. (note de H. de Chabron)

(2) Hippolyte de Chabron avait l'esprit rêveur et le cœur généreux. Il aimait le passé et croyait en l'avenir. Né en 1807, élevé dans le royalisme traditionnel; il fut naundorfiste en 1838, et "républicain socialiste" en 1848, avant de devenir, de 1870 à sa mort en 1882, maire de Monistrol. Il adorait sa mère, née de Charbonnel, femme enthousiaste et cultivée, qui lui transmit le virus poétique. "Elle avait une mémoire si prodigieuse, nous dit-il, qu'à l'âge de 87 ans, ayant conservé toutes ses facultés, elle récitait des milliers de vers."



Voyons ce qu'il en est pour notre légende. Passons en revue les cinq versions imprimées qui ont succédé, à notre connaissance, à celle de Chabron.

1) Dans le recueil Velay et Auvergne édité par Régis Marchessou en 1903, une "légende de Bilhard" est signée de P. Mamet (p. 83-85). Ce recueil a été réimprimé en 1980 par Laffite reprints.

2) Georges Paul a résumé et cité le texte de P. Mamet dans son article "Monistrol-sur-Loire et les évêques du Puy", paru dans le Bulletin de la Société académique du Puy, t. XX, 1935, p. 62.

3) Ulysse Rouchon a purement et simplement reproduit le texte de P. Mamet dans le chapitre "contes et légendes" de sa Vie Paysanne en Haute-Loire (t. III ; 1938) - chapitre réédité à part en 1948.

4) Marcel Romeyer, dans son livre sur Monistrol (1973), a rapporté la légende en une douzaine de lignes (p. 12).

5) Enfin Per lous Chamis vient de publier (1983) sous le titre Le Velay un recueil de "Contes, légendes, récits, chansons", rassemblé par Christian Assézat et Jean-Baptiste Martin. La légende de Bilhard y figure, racontée aux auteurs en 1979 par notre président Paul Bonche (p. 88).

Les versions 2 et 3, simples copies de la version 1, peuvent être éliminées. Les versions 4 et 5 (Romeyer et Bonche) sont trop brèves pour pouvoir apporter du nouveau. Elles indiquent l'essentiel : le saint-homme, la nuit dans les gorges, les diables qui, sous le commandement de Bilhard, font un affreux charivari, les rochers qui volent, la punition divine qui immobilise les rochers et pétrifie Bilhard.

Quant au long récit de P. Mamet, il semble n'être que la traduction en prose des vers de Chabron. Les incidents sont les mêmes. Mamet ne dit rien qui ne soit déjà dans Chabron. Les deux seules différences n'en sont que plus remarquables. Elles vont nous indiquer que, derrière la légende, il y a des énigmes.

- Dans le poème, le "reclus" est anonyme. Il va passer une nuit dans le "caveau de Saint-Antoine", mais lui-même ne s'appelle pas Antoine. P. Mamet lui donne ce nom.

- Pour Chabron, Bilhard n'est qu'un diable parmi d'autres. Pour Mamet, il est le chef des diables.

Sur ces deux points, les versions récentes montrent aussi de l'incertitude. C'est que nous allons trouver là un mélange - instable - de traits d'indigènes et d'éléments d'importation.

ANTOINE OU SAINT-ANTOINE ?

Prenez ce nom d'Antoine. A Monistrol, il n'est pas celui d'un inconnu. Il y a (ou il y avait) une maison des Antonins - les religieux de Saint-Antoine : ils sont partis depuis très longtemps, mais leur souvenir est demeuré dans ces appellations. De plus et surtout, l'église conserve la précieuse relique du bras de Saint-Antoine, le premier des ermites, et leur patron.

Mme de Chabron connaît dans les gorges de Bilhard une grotte appelée "caveau de Saint-Antoine". Elle sait que le saint, né et mort en Egypte au IV^{ème} siècle, n'y a jamais mis les pieds : le saint homme local ne peut pas être Antoine, car, à Monistrol, Antoine, surtout ermite, ne pourrait être que Saint-Antoine. Notre conteuse se méfie donc, et préfère ne pas donner de nom au "reclus".

Mais Pierre Mamet, jeune instituteur du Brivadois (1) qui s'est chargé de mettre en prose les vers de Chabron pour le recueil de M. Marchessou, n'a pas senti cette difficulté : puisque le poème parle à la fois d'un "reclus" et du "caveau de saint-Antoine", il a pu croire que l'un s'expliquait par l'autre. Et il est fort possible que la tradition populaire ait couramment fait la même assimilation. Nous la retrouvons du reste dans les versions Bonche et Romeyer, où Antoine, saint Ant oine, a été "monistrolisé".

Bien des légendes locales reposent sur ce genre de confusion, de nationalisation d'un saint, même célèbre. Ainsi à Ambierle, en Forez, on raconte que saint-Martin était un ermite vivant "dans un endroit où l'on voit tant de rochers curieux et de pierres que la main des sorciers a semées" ; comme le diable lui rendait la vie impossible, en renversant son écuelle, en faisant branler sa chaise, en pourrissant son lit, Martin se choisit de ces rochers pour meubles : du solide ! On les y voit encore et on les appelle "pierres Saint-Martin". Voilà donc le grand saint évêque de Tours devenu ermite à Ambierle... L'explication est sans doute que l'église paroissiale était consacrée à saint-Martin : mais la tradition voulait qu'il l'ait lui-même construite (2).

La légende d'Ambierle est intéressante pour nous parce qu'elle est tout à fait parallèle à la nôtre : des rochers bizarres, aiguillons de l'imagination, porte-manteaux capables de recevoir toutes sortes de vêtements légendaires ; un toponyme traditionnel (pierres Saint-Martin, caveau Saint-Antoine) ; le culte officiel d'un saint dans la localité voisine ; un site arraché aux puissances maléfiques par la vertu d'un saint homme.

(1) Joubert, Dictionnaire biographique de la Haute-Loire

(2) Frédéric Noëlas, Légendes et traditions foréziennes, 1855, p. 147.

A quelle époque peut remonter cette greffe de Saint-Antoine sur le site et sur la légende ? On invoque souvent, à propos de légendes analogues, l'appropriation par le christianisme de lieux de cultes païens. Cela nous renverrait forcément aux premiers temps de la christianisation, c'est-à-dire aux siècles mérovingiens. Or à cette époque le culte de Saint-Antoine est inconnu en France : il ne s'y est répandu qu'au XI^{ème} siècle, avec le transfert des reliques du saint égyptien en Dauphiné.

On peut penser à deux périodes de l'histoire monistrolienne où Saint-Antoine a pu prendre pied sur les bords du ruisseau de Grangevalla.

Celle des Antoinins bien sûr, au XII^{ème} ou au XIII^{ème} siècle : la première mention connue de ces religieux à Monistrol est de 1327 (1), mais il y sont déjà largement possessionnés.

Une autre époque serait celle, beaucoup plus proche de nous, où Mgr de Béthune autorisa, en 1674, le frère Coppin à établir un ermitage dans les Côtes, juste au dessus des gorges de Bilhard. Nous savons que ce personnage haut en couleurs - officier, diplomate, architecte, intendant, écrivain et ermite - avait une dévotion particulière pour Saint-Antoine. Il avait dans sa jeunesse aventureusement visité en Egypte les déserts où Antoine avait vécu sa vie de solitaire. Il avait obtenu de l'évêque qu'il lui confie pour son ermitage la relique du bras de Saint-Antoine, jusque-là gardée par les chanoines.

BILHARD EST-IL UN DIABLE ?

Restons-en là pour le moment. Et venons à l'étrange adversaire de notre reclus : Bilhard. Lui aussi nous pose une petite énigme. Lui aussi introduit un facteur instable dans l'histoire, comme si l'on ne savait pas trop qui il était et donc comment le situer.

Est-il un diable ? F. Mamet et F. Bonche le disent clairement et font de lui le chef de la bande diabolique. Chabron ne parle de Bilhard qu'incidemment, au moment où il est pétrifié, comme Caïphe et Pilate - lesquels ne sont pas des diables... Dans la version ROMeyer, Bilhard commande aux diables mais semble plutôt être un personnage local, un ennemi personnel de l'ermite.

En fait, Bilhard n'a pas vraiment un nom de diable. Et ce nom, à l'allure ordinaire, il est d'abord pour les monistroliens le nom du lieu. Même sans avoir lu le Dictionnaire topographique de la Haute-Loire, ils peuvent savoir que, pas très loin de chez eux, l'on peut trouver des écarts ou moulins de ce nom : à Saint-Pal de MONS, à Retournac, à Tiranges.

C'est aussi un nom de famille, et il n'est pas rare. On le rencontre encore aujourd'hui assez souvent dans la région (9 à l'annuaire téléphonique dans l'arrondissement d'Yssingeaux).

(1) Manuscrit de l'abbé Fraisse.



SAINT ANTOINE AU DESERT

Dans cette gravure de Watteau, le patron des ermites est représenté vêtu du costume des religieux Antonins, marqué sur l'épaule droite du "Tau" - la croix de Saint Antoine, qui pend aussi à son chapelet. La clochette, le livre, la croix faite de branches font partie de ses attributs traditionnels.

Entre le nom de lieu et le nom de famille, il peut y avoir échanges. Ainsi il ressort de reconnaissances féodales passées en 1494 que, sur les cinq meuniers qui se succèdent le long du ruisseau de Piat, trois prennent leur surnom du nom de leur moulin : Berberin "dit Jonot", Jean Héritier "dit Piat", Mathieu Taillefer "dit Bilhard"(1).

ARBRE SACRE, PIERRE SACREE ?

Il se trouve que notre légende essaie d'expliquer le nom du lieu par le nom d'un personnage qui y a joué un rôle. Les légendes ont souvent cette fonction : rendre une signification à un nom local que l'on se transmet de génération en génération sans le comprendre.

Pour les conteurs de Monistrol, c'est donc Bilhard qui a laissé son nom au rocher où la puissance divine l'a enfermé, puis aux lieux où se dresse le rocher. Mais pour nous Bilhard était le nom du lieu, et du rocher peut-être, bien avant que la légende se forme.

Quel peut donc être le sens primitif de Bilhard ? Les dictionnaires généraux de toponymie ne nous renseignent guère : ni Dauzat et Rostaing ni Vincent ne traitent de ce mot. Cependant le Dictionnaire des noms de rivières et de montagnes de Dauzat, Deslândes et Rostaing explique un mont Billiat, en Savoie, par "Bilia", mot bas-latin d'origine gauloise, notre "bille" de bois ("bilja" en patois local) et pense à un "arbre sacré".

Mais Jean Arzac dans deux articles récents nous met sur une piste plus intéressante encore. Recensant les "monuments mégalithiques du Velay" (2), il signale trois menhirs localement appelés "la peyra beilla" ou "peyra bilja" (à Sanssac l'Eglise et à Saint-Front) ou "la peyra belliaire" (à Saint Paulien). On le voit : ce nom n'est pas seulement celui d'une célèbre auberge. Jean Arzac renvoie au dictionnaire français-auvergnat du professeur Bonnaud qui traduit "peira belha" par pierre plantée.

(1) Notes de Marc Bouchacourt sur des archives notariales Danhiec. Les deux autres moulins encadrent celui de Bilhard ou "moulin des Côtes" : en amont, le moulin "sous le château", en aval le "moulin de Châteauvieux" au confluent des deux ruisseaux.

(2) Dans le Bulletin de la Société académique du Puy, 1983.

Dans un autre article, sur les "noms de rivières et de ruisseaux" du Velay (1), traitant du ruisseau de Foletier, il signale notre légende et fait entre Bilhard et "peira belha" un rapprochement très séduisant.

Peu importe l'étymologie de cette épithète "belha" (2). Retenons simplement que le mot s'applique assez couramment dans notre région à des menhirs, auxquels un caractère sacré a continué de s'attacher à travers les siècles.

Or il se trouve que le rocher de Bilhard qui surmonte le caveau de Saint-Antoine est un menhir naturel, tout à fait apte à recevoir cette appellation. Bilhard, ce serait donc le lieu de la peira belha (3).

Jean Arzac note du reste que le terroir de Bilhard est aussi parfois appelé "l'adreit" ce qui peut vouloir dire le versant exposé au soleil (c'est bien le cas), mais peut aussi signifier "ce qui est droit, dressé" - le menhir justement.

Seulement à l'inverse de "peyrebille", qui parle de lui-même, celui de "Bilhard" est devenu peu à peu obscur, même aux habitants de lieu. D'où la tendance à lui chercher une explication. Et donc un parrain.

(1) Cahiers de la Haute-Loire, 1983.

(2) Dans ses articles, Jean Arzac en propose deux. Soit le mot bilia que nous avons vu : peira belha serait alors la "pierre-tronc". Soit une racine préceltique et prélatine bel - "qui contient l'idée de rocher et d'élévation".

(3) Les sons i et é ne se distinguent pas toujours clairement dans nos patois. Aussi le même son est transcrit tantôt par un i, tantôt par un é. On trouve aussi bien pour le même lieu-dit peyrebeille que peyrebille (par exemple au Bonchet-Saint-Nicolas).

• OU LE CHEVAL DU SOLEIL ?

Une enquête comme celle-ci n'est jamais achevée. Au moment où j'allais mettre un point provisoire à celle-ci, paraît le beau livre de Roger Mathieu sur le Mystère des pierres à bassin (1). Evoquant la figure mythologique de Gargantua, présent dans beaucoup de légendes locales liées à des rochers naturels ou à des mégalithes (un Gargantua bien antérieur à Rabelais), il la met en relation avec un animal légendaire, Bayard, le cheval magique des quatre fils Aymon, ou Béliard "monture solaire rattachée à Bélénos et que Gargantua a chevauchée également" (p. 76). Bélénos est le dieu solaire des Gaulois et pour M. Mathieu la racine bel, dans beaucoup de toponymes, témoigne d'un ancien culte de cette divinité.

On commence avec un nom qui n'a pas de sens, et l'on se retrouve bientôt avec une foule d'explications concurrentes. Elles ne peuvent être toutes vraies et cette abondance risque de donner le vertige, voire de décourager. Pourtant toutes ne s'excluent pas ; certaines convergent même pour nous donner la quasi certitude d'un mot soigneusement conservé malgré son obscurité ou à cause d'elle, parce qu'il était indissolublement lié à ce site sacré. Le mot apparaît ailleurs sous des formes voisines. Il a donné lieu ailleurs à d'autres légendes. Mais toujours il nous renvoie à une origine très ancienne, au-delà du christianisme. Il serait imprudent de prétendre à des conclusions certaines. Mais si nous ne connaissons pas les bonnes réponses, nous commençons à cerner les bonnes questions.

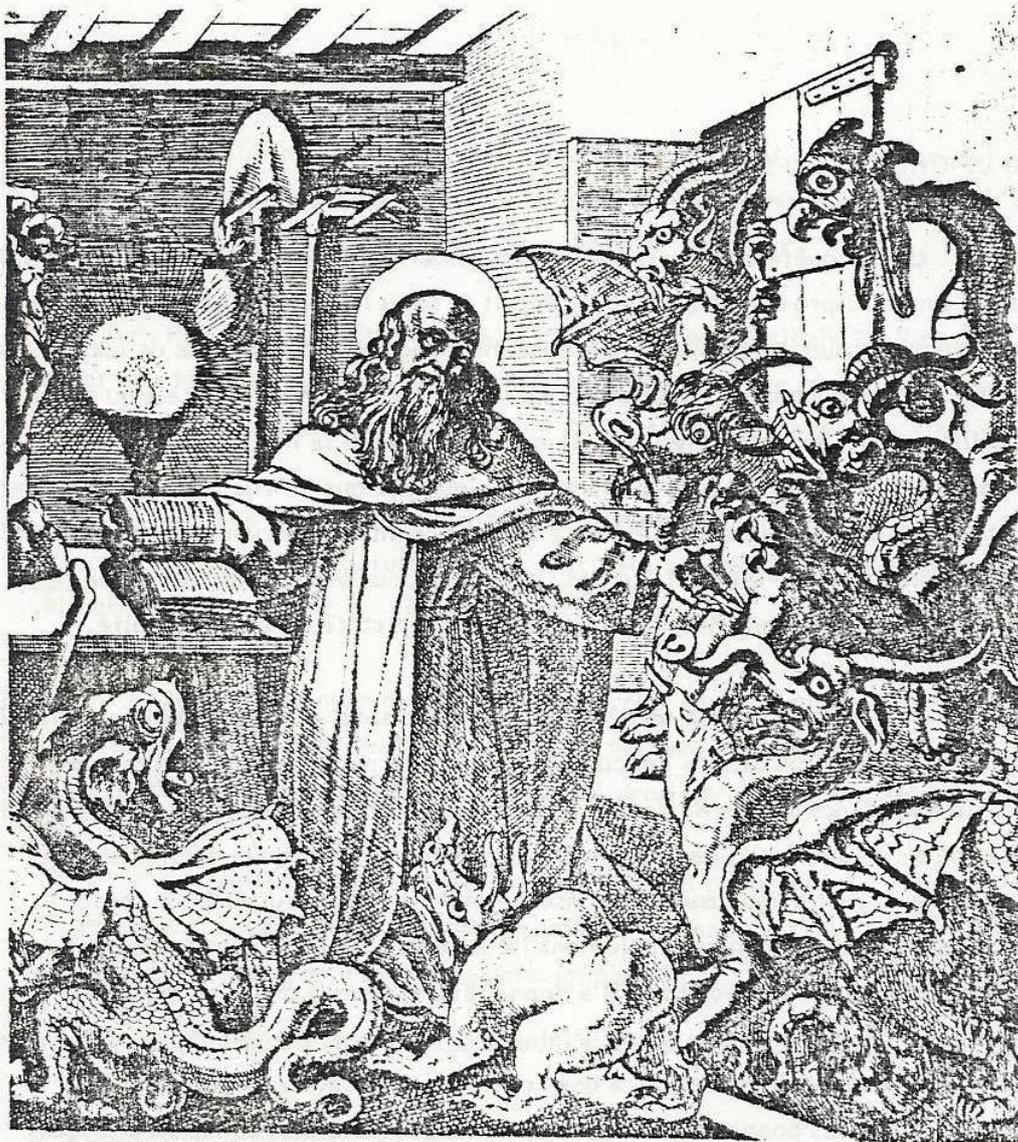
Quoi qu'il en soit des origines de la légende, revenons à la légende elle-même, à ses personnages et donc à ce diable de Bilhard.

SI BILHARD EST BELIAL

Qui est ce diable au nom trop ordinaire ? Si ordinaire que cela rend prudents certains de nos conteurs (Chabron, Romeyer) qui, tout en plaçant Bilhard au milieu ou à la tête des diables, n'osent dire nettement qu'il en est un lui-même.

Et si pourtant il l'était, et que son nom ne fût pas si ordinaire que cela ?

(1) Editions "Per tous chamis" 1984.



Ci-dessus : Saint Antoine
exorciste, bois gravé, 17^e siècle

Ci-contre : Saint Antoine
d'après Marten de Vos, environ 1600



Il existe en effet un démon, et non des moindres, dont le nom est étrangement proche de celui de Bilhard. C'est Bélial, que la Bible appelle aussi Béliar. Pour Saint-Paul il est même, face au Christ, la figure même du Mal : "Quel accord entre Jésus-Christ et Bélial ? Quelle société entre le fidèle et l'infidèle ?" (II Corinth, 6, 15).

Il est possible qu'à une certaine époque Bélial-le-Diable ait facilité un glissement de sens de Bilhard-nom-de-lieu à Bilhard-nom-de-personnage. Dans une légende assez banale d'un combat entre un ermite et d'anonymes démons, le nom de Bélial serait venu apporter rétrospectivement une explication (fausse) au nom du site. Bilhard serait du coup devenu un diable.

Mais il aurait eu du mal à le rester, à cause de la forme si peu démoniaque de son nom. Certains conteurs auraient gommé sa nature de diable, mais il serait resté un personnage.

DE L'ENIGME AU MYSTERE : OU L'ON RETROUVE ANTOINE

Cette hypothèse paraîtra peut-être téméraire. Elle m'a été suggérée par la rencontre d'un livre où l'on peut respirer comme le parfum de notre histoire, et où notre Antoine et "Béliart" sont aux prises...

Il s'agit d'un de ces "mystères" du Moyen âge où la ferveur religieuse montait sur les planches et réinventait le théâtre. Si le thème favori était la Passion, un grand nombre de mystères mettaient en scène la vie des Saints. C'est le cas par exemple, pour Saint-Antoine, d'un mystère écrit en dialecte provençal et joué dans le Briançonnais à la fin du XVème siècle : le mystère de Sant Anthouni de Viennès (1) - Saint-Antoine de Viennois.

Le mystère raconte les moments forts de la vie de Saint-Antoine : jeune homme riche, il distribue tous ses biens et quitte sa famille et sa cité ; la vie monastique ne lui suffit pas, il se retire dans le désert ; les diables essaient de l'en détourner, mais lui ne pense qu'à faire pénitence. La scène culminante, la plus spectaculaire - le "clou" de la représentation certainement, - est celle où les diables de l'Enfer mettent à la torture la malheureux ermite. Tour à tour chacun essaie de lui arracher une plainte, une demande de soumission.

(1) Publié d'après un manuscrit de 1506 par l'abbé Guillaume, Paris-Gap, 1884.

Antoine reste silencieux. Bélicial s'installe à califourchon sur ses épaules et s'immobilise pendant que Beelzebut, Lucifer, Astaroth et les autres avec force tenailles lui arrachent les ongles des mains et des pieds, les dents... A la fin Antoine invoque Jésus :

*"O veray Jesus mon mestre
Aja-me, secore-me !"*

Et Jésus ordonne à Gabriel et aux anges de le délivrer. Ils mettent en fuite les démons.

Or dans ce texte écrit en patois, certains noms sont déformés : Beelzebut devient Balsabuc, et Bélicial Béliart (p. 132). Ces deux diables-là étaient particulièrement sujets à déformation : dans un mystère du nord de la France, on les appelle Belgibus et Bélias (1).



(1) Mystère de la Passion, in Petit de Julleville, *Les Mystères*, II, p. 1387.

Ce mystère provençal amène à relire notre conte, et l'on peut avoir l'impression qu'il garde comme la trace de véritables scènes d'une représentation dramatique : l'ermite fait vœu de pénitence et de solitude ; les puissances de l'Enfer se concertent et s'emploient à l'arracher à Dieu ; Antoine ne répond que par des prières ; Dieu envoie ses anges ; petit quiproquo entre l'Ange et l'ermite (nous y reviendrons) ; punition des diables.

UN MYSTÈRE MIS EN SCÈNE A MONISTROL ?

Poursuivons notre hypothèse. Pourquoi un mystère de Saint-Antoine, analogue à celui d'une petite bourgade des Alpes (qu'un heureux hasard nous a conservé), n'aurait-il pas été mis en scène à Monistrol ? Si c'était le cas on comprendrait qu'il ait alors vivement frappé l'imagination de nos ancêtres et imprimé sa marque sur la légende préexistante. Celle-ci évoquait déjà le combat des diables et de l'ermite - qui avait peut-être déjà pris le nom d'Antoine. Elle était située à Bilhard : on aura retenu le nom du diable Béliart et le rapprochement se sera installé dans la tradition orale.

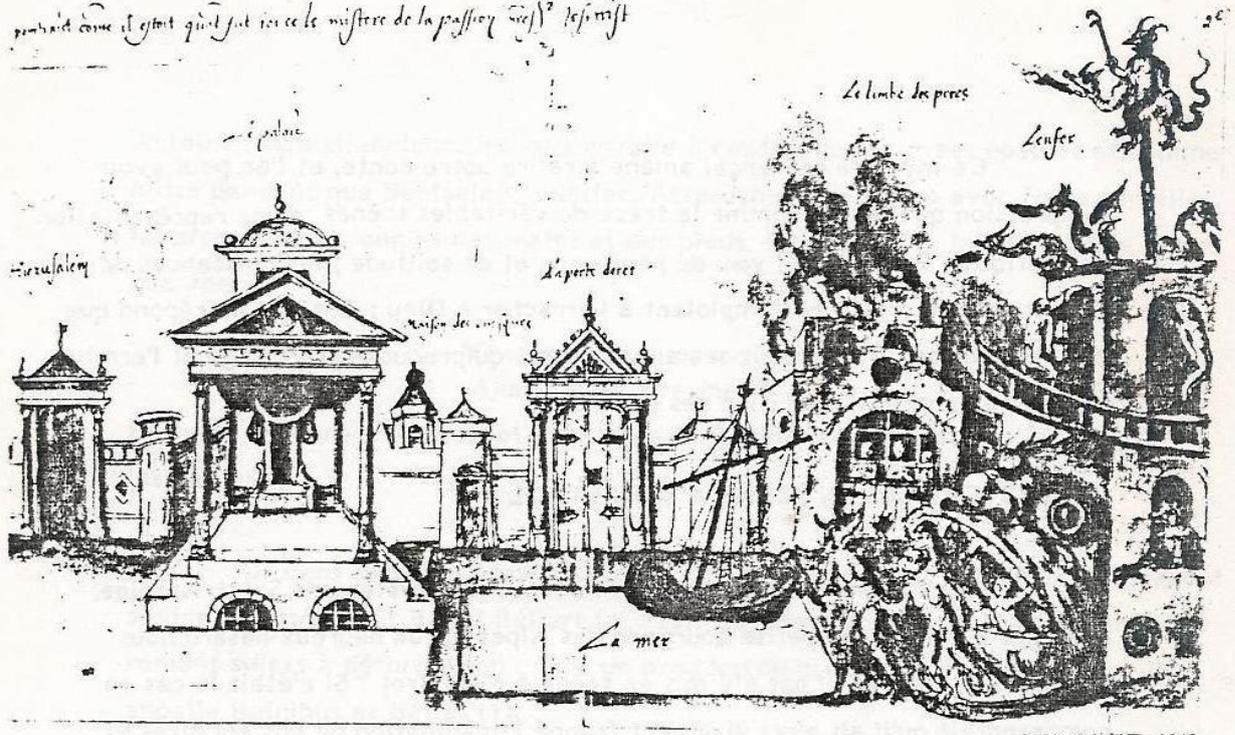
A défaut de preuves matérielles de cette représentation, nous pouvons en établir la vraisemblance.

On sait combien fut grande la vogue des mystères à la fin du Moyen âge et jusqu'aux guerres de religion. Le phénomène s'étendit à toute la France. On put voir des spectacles grandioses et coûteux, que l'on ne pouvait organiser que de loin en loin. On faisait parfois appel à des "metteurs en scène" professionnels, experts en machines et truquages, capables de vous transporter en Enfer ou au Paradis, de faire s'envoler les saints ou cracher le feu aux dragons :

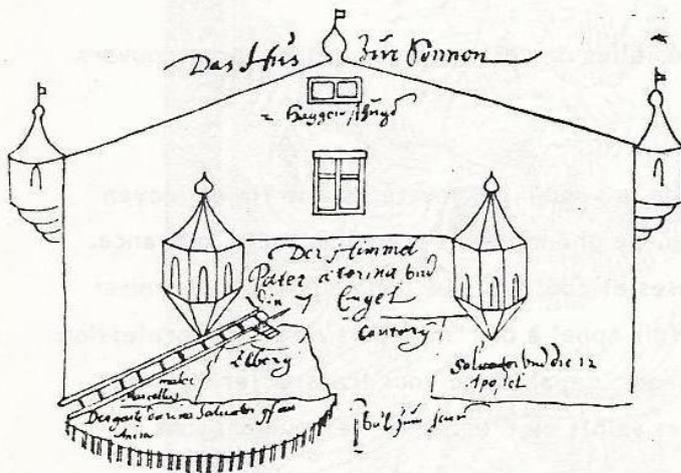
*"Plusieurs personnages du lieu
Y volaient d'un bout jusqu'en l'autre ;
Puis y avait une bête autre
Qui était de façon horrible
De grandeur et de grosseur terrible
Et par Jean Hennier composée,
Lequel dessus en chevauchée,
Venait chaque jour faire hommage
A lucifer et son ménage.
Elle jetait le feu par sept lieux,
Par ses naseaux et par ses yeux
Qu'elle avait fort épouvantable..." (1)*

(1) Petit de Julleville, *Les Mystères*, II, p. 64. Les vers sont tirés d'une chronique rimée du notaire local, Guillaume Le Doyen ; le sujet du mystère était la vie de Sainte-Barbe.

peut-être comme il gmit qu'il fut en ce le mystere de la passion (sic) le finist



Ci-dessus : décors pour un mystère à grand spectacle : La Passion représentée à Valenciennes en 1547.
De gauche à droite : Jérusalem, le palais de Pilate, la mer, les limbes, l'enfer.



Ci-contre :
une mise en scène à petits moyens (Lucerne, 1583)
La façade du château offre ses ouvertures pour représenter le ciel. Un amas de terre servira de Calvaire.

Ci-contre :
Théophile signe un pacte avec le diable : scène du Miracle de Théophile de Rutebeuf (XIII^e siècle)



On put admirer ce spectacle à Laval. Les petites villes n'étaient pas de reste, même si elles devaient proportionner à leurs moyens la splendeur de la représentation ; celles-ci étaient d'ailleurs souvent payantes et les organisateurs pouvaient rentrer dans leurs frais. Tantôt c'était une confrérie d'acteurs locaux, amateurs bien sûr, tantôt des clercs, chanoines ou moines (comme à Vienne en 1506), tantôt des "joueurs" ambulants, tantôt, tout simplement, les bonnes volontés du bourg (1).

La dépense pouvait être très modeste. A Chartres en 1505, la ville paya les acteurs, plus 2 livres 17 sous 6 deniers pour "neuf grands écriteaux devant servir audit mystère, pour barbes, diadèmes, cinq paires d'anges (= ailes) en plumes de paon, pomme de bois doré avec une choix au-dessus (pour Dieu le Père sans doute) et ceintures dorées de paultre." (2).

Nous savons que la mode atteignit le Velay. Les chroniqueurs du Puy nous ont parlé des spectacles qui furent représentés dans cette ville, "tableaux vivants" lors de processions ou cérémonies publiques, ou véritables pièces. Ils en signalent en 1468, 1480, 1512, 1518, 1530, 1556, 1559, 1575, 1585, 1593, 1600, 1608, 1609 (3).

Il est donc fort possible qu'un tel spectacle ait été monté chez nous. La vie de Saint-Antoine aurait été un sujet tout indiqué dans une ville qui en honorait les reliques. En dehors de celui de Briançon dont j'ai parlé et dont nous avons le texte, on relève plusieurs mentions de mystères de Saint-Antoine : en 1412 à Soissons, en 1457 à Compiègne, sans parler de Florence au XVIème siècle. (4)

(1) Dans une chronologie partielle établie par Petit de Julleville en 1880, citons quelques exemples de petites villes ou bourgades organisatrices : Aunai, Bar-sur-Aube, Compiègne, Bouafles, Foralquier, Die, Romans, Mende, Caylus, Auriol, etc.

(2) Julleville, II, p. 86.

(3) Cf. Médicis, I pp. 193, 194, 198, 259, 318, 332, 484 ; Burel, pp. 10, 42, 90, 342, 478, 498, 500.

(4) Soissons : R. Vaultier, Le Folklore pendant la Guerre de Cent Ans, Paris, 1965.
Compiègne : Julleville, op. cit. Florence : Enciclopedia cattolica, art. Antoine.

Mais d'innombrables représentations locales nous restent inconnues. Elle se sont d'ailleurs poursuivies beaucoup plus longtemps que les historiens de la littérature ne le croient. Dans ses Souvenirs de jeunesse, Jules Simon raconte que dans le village perdu de Bretagne bretonnante où il passa son enfance sous la Restauration, chaque année l'on mettait en scène soit la Passion, soit la vie de quelque saint ; le curé écrivait la pièce, les villageois la jouaient. Tout à côté de Monistrol, cette tradition de théâtre villageois s'est perpétuée jusqu'à la Révolution à Saint-Didier : on y montait chaque année pour le Carnaval une pantomime ou "partie", "longue représentation à nombreux personnages"(1).

Bref, il n'est pas interdit d'imaginer que la munificence de l'un de nos évêques (2) ou de notre chapitre, ait mobilisé les acteurs locaux et qu'un beau soir d'été les yeux des petits et des grands se soient écarquillés devant les diableries de Béliart et des autres, et le courage d'Antoine, et les belles ailes des anges qui viennent le sauver...

CAÏPHE ET PILATE

L'hypothèse d'un mystère à Monistrol est renforcée par une autre bizarrerie de la légende : que viennent donc y faire Pilate et Caïphe ? Même si leur rôle dans la mort du Christ les a envoyés en Enfer, ni la théologie ni la religion populaire ne confondent jamais les démons et les damnés : seuls les premiers nous rendent visite sur terre, afin de peupler l'enfer dont, justement, les seconds ne sortent pas.

Il y a pourtant un lieu où l'on a pu voir aussi bien les diables que Caïphe et Pilate : ce sont les tréteaux des mystères.

Le gouverneur romain et le grand-prêtre juif apparaissent en effet dans toutes les mises en scène de la passion. Mais ils y figurent en maîtres incontestés. Dans notre histoire ils sont punis. Cela nous renvoie à une autre série de mystères, qu'on appelait la Vengeance de Notre Seigneur et qui contaient tous les malheurs advenus à ceux qui, de près ou de loin, portaient la responsabilité de la mort du Christ. Dans ces pièces, Ponce-Pilate, avec Hérode, Anne ou Judas étaient des personnages centraux. On y voyait par exemple l'empereur

(1) Per lous chamis, n° 34/35, 1980 (M.C. Bertholet).

(2) On songe à deux de nos évêques prénommés Antoine: 1) Antoine de Chabannes (1514-1535) aimait Monistrol : il y institua un tribunal d'officialité. Les fêtes organisées au Puy en 1533 pour la réception de François Ier comportèrent beaucoup de scènes figurées. 2) Antoine de St-Nectaire (1561-1593). On voit au musée religieux du Puy une belle peinture de 1584, dite l'ex-veto des St-Nectaire où St-Antoine présente au Christ l'évêque agenouillé.

Vespasien, après avoir maté la révolte des Juifs, faire pendre Caïphe par les pieds, au milieu de chiens et de chats qui le dévoraient.

Quant à Pilate, accusé de prévarication, il fut rappelé à Rome par l'empereur Tibère et de là exilé à Lyon. Désespéré, il se tue d'un coup de poignard et son corps est jeté dans le Rhône.

L'exil en Gaule de Pilate est au Moyen âge un fait accepté. On en trouve la source dans la Chronique de saint-Adon, évêque de Vienne au IXème siècle (notre Vienne en Dauphiné). Peut-être un peu chauvin, il donna sa bonne ville épiscopale pour lieu de relégation à Archelaus, successeur d'Hérode, à un autre Hérode, successeur d'Archelaus, et enfin à Pilate : "Lui aussi, écrit-il, fut enfermé à Vienne par une sentence d'exil à perpétuité. Là, la condamnation de Caligula le fit tomber en si grande langueur que, se frappant lui-même, il chercha le terme de ses maux dans une mort rapide." (1).

Or le Mont Pilat est sur le territoire diocésain de Vienne. Le rapprochement des noms enrichit et entretint la légende. On imagina que Pilate était allé se suicider sur le sommet qui, depuis, avait pris son nom. Dans son Histoire du Pays de Forez, La Mure en 1674 rapporte cette croyance comme un fait certain (2).

Tout cet environnement légendaire, très proche, pourrait expliquer que, si d'aventure une Vengeance de Notre Seigneur avait été représentée aussi à Monistrol, le nom de Pilate aurait pu assez facilement rejoindre celui de Bilhard et s'accrocher à l'un des rochers du ravin. Et comme Caïphe marche toujours avec Pilate...

(1) S. Adonis Chronicon, Patrologia latina, CXXIII, col. 77.

(2) Les Suisses, qui ont aussi près d'Unterwald un mont Pilate, connaissent la même légende et revendiquent aussi le suicide du gouverneur romain (Cf. Pierre Larousse, Grand Dictionnaire du XIXème siècle). Les toponymistes modernes font venir Pilat du latin "pila", colonne ; divers suffixes produisent diverses formes de la même métaphore : Pilat, Pilier, Pilon (Dauzat et al. Dictionnaire étymologique des noms de rivières et de montagnes).

Bélicial pouvait du reste apparaître dans une Vengeance, sur la même scène donc que Caïphe et Pilate : c'est le cas dans la version la plus célèbre, la plus souvent jouée et imprimée (1). Nos trois héros y voisinent - comme dans notre ravin.



LES SICUT ERAT

Reste à expliquer un incident de la légende sur lequel Hippolyte de Chabron s'étend, que Pierre Mamet reprend sans l'avoir compris, et qui disparaît des versions les plus récentes. De fait, il est étranger à la tradition populaire.

Quand le "reclus" voit l'ange, il le prend pour un diable et redouble de prières :

*"Il se croyait trompé ; les Gloria Patri
Et les Sicut erat devenaient plus rapides".*

L'ange l'encourage :

*"... mais il n'obtenait plus
Que des Sicut erat en forme de réplique."*

(1) Petit de Julleville, Les Mystères, II, pp. 451-460.

(2) Le procès de Bélicial, bois gravé du XVIème siècle.

Ces "sicut erat" sont tout simplement deux mots du "Gloria Patri" :
"Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto, sicut erat in principio et nunc et semper" :
"Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit, tel qu'il était au commencement,
maintenant et toujours".

Cette invocation à la trinité est comme de règle pour se protéger de
l'Esprit mauvais. Selon une légende de Saugues, les vingt quatre petits enfants
qui traversaient la rivière sur le dos du Cheval Blanc (lequel n'était qu'un drac)
furent sauvés de la noyade par cette prière :

" San lou Gloria Patri
N'en negeava vinta quatri." (1)



(2)



Notre histoire ne fait un sort à ce "sicut erat" que pour expliquer le
geste de l'ange qui va pétrifier les diables. De même que l'ermite s'était mépris
sur l'ange, l'ange se méprend sur la prière de l'ermite. Il comprend le latin mais
ne reconnaît pas le Gloria. Il croit que l'ermite formule un vœu, prend au pied
de la lettre des sicut erat ("tel qu'il était") et, comme une fée des contes, il
pétrifie les diables "tels qu'ils étaient" au moment du vœu, dans leurs gestes
grotesques.

(1) Ulyse Rouchon, La vie paysanne en Haute-Loire, t. III, "l'âme rustique", p. 42.

(2) La vie de Saint Antoine, bois gravé Troyes 1670.

Curieux ange, qui se trompe sur une prière adressée à Dieu dans la langue sacrée ! Mais aussi quiproquo charmant et scène qui ne déparerait pas une comédie écrite par des clercs, experts en plaisanteries de latinistes...

Voilà la dernière touche à la légende. On aimerait dater cet ajout : il ne doit pas être très ancien, et il ne subsistera pas longtemps, car il est trop savant. J'y verrais volontiers pour ma part la signature du frère Coppin.

NOUVEAUX DETAILS

La légende continue de vivre. Lors de notre réunion de décembre, Pierre Bonche, familier des courses à Bilhard dans son enfance, nous a apporté des éléments nouveaux : on reconnaissait sur un rocher la canne de Saint-Antoine, tombée à terre et pétrifiée ; on montrait l'empreinte de ses pieds. En revanche les nom des rochers Caïphe et Pilate avaient disparu.

Quant au nom du diable Bilhard, Melle Alet a rapporté l'explication qu'elle avait entendue en donner dans sa jeunesse : c'est un nom de diable car le billard est un jeu du diable. Cette explication ne peut être la bonne car l'endroit s'appellait Bilhard bien avant que ce jeu - diabolique en effet - n'ait été inventé. Mais voilà un bon exemple de la façon dont les conteurs, plus rationnels qu'on ne pense, sont toujours à la recherche d'un sens crédible pour les éléments de la tradition qui les intriguent.

Cette explication doit du reste être assez ancienne car elle a laissé sa trace dans le poème de Chabron : que lance en effet Bilhard ? Une boule - la boule de Bilhard ! Chabron n'insiste pas sur cette mauvaise plaisanterie mais s'il a dû la mettre dans ses vers, c'est qu'il ne pouvait y échapper : la tradition voulait que Bilhard lance des boules...

CONCLUSION PROVISOIRE

Rassemblons et ordonnons nos hypothèses, en une sorte de chronologie de la légende.

1) Un site qui met en branle l'imagination, un lieu qui attire et repousse à la fois : ravin dangereux, grotte, rochers anthropomorphes.

2) Peut-être le lieu d'un culte pré-chrétien autour d'un menhir naturel - le toponyme Bilhard en serait le témoin : "le lieu de la pierre-bille ou pierre-tronc".

3) L'appropriation de ce lieu par le christianisme. On n'a pas connaissance de traces d'un culte particulier dans le ravin, mais l'endroit est si proche de l'établissement chrétien à Monistrol même qu'il n'est pas nécessaire de les distinguer. Le "petit monastère" à l'origine de notre cité peut très bien être associé à un érémitisme mérovingien sur le site même de Bilhard.

4) De ces premiers moments de la christianisation, il a pu subsister une légende où un ermite anonyme affronte les diables, et obtient de les changer en pierres. C'est le "noyau dur" de la légende, qui subsiste à travers toutes ses transformations. Son caractère populaire se marque dans le comportement des diables : le charivari nocturne, le diable pisseur...

5) "Antonisation" de la légende : l'ermite anonyme devient Antoine ou Saint-Antoine, soit à l'époque des Antonins, soit au moment de la phase suivante.

6) Deux "mystères" représentés à Monistrol - une Vie de Saint-Antoine, une Vengeance de Notre Seigneur - stabilisent personnages et scènes, fixent les noms de Pilate et de Caïphe sur les rochers, et expliquent Bilhard par Béliar ou Béliart - ainsi Bilhard devient un diable. Époque approximative : 15^{ème} ou 16^{ème} siècle.

7) À la fin du 17^{ème} siècle, Frère Coppin relance, sur les côtes de Bilhard, la vie érémitique et la dévotion à Saint-Antoine. Il est bien possible qu'on lui doive l'appellation de "caveau de Saint-Antoine" (est-elle attestée avant lui ?), et la petite scène cléricalo-comique du sicut erat.

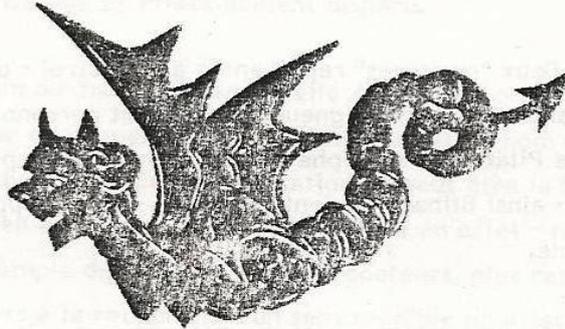
8) La version Chabron représente un état complet de la légende au 18^{ème} siècle, mais dénote un certain recul de gens cultivés : face au nom d'Antoine, face à la nature diabolique de Bilhard. En revanche la plaisanterie latine des sicut erat est mise en vedette.

9) Les versions postérieures montrent qu'une légende, même une fois imprimée, reste instable. Elles ont aussi tendance à revenir plus naïvement à la tradition orale, acceptant Antoine pour ermite et Bilhard pour diable, évacuant l'incident du sicut erat et les noms de Caïphe et Pilate.

En somme à la question toute simple : y-a-t-il eu, comme le dit la légende, un ermite dans les gorges de Bilhard ? Je répondrais : peut-être, aux temps mérovingiens, aux origines mêmes de l'établissement chrétien à "Monistrol".

Et peut-être, quelque dix siècles plus tard, lors de l'installation de l'ermitage sous le parc du château, au-dessus de Bilhard, le "caveau de Saint-Antoine" servit-il aux ermites de lieu de méditation, de halte dans leurs promenades solitaires. Un indice de cette utilisation se trouve-t-il dans ce détail de la légende : l'ermite n'habite pas dans le ravin, il "s'oblige" seulement d'y passer une nuit ?

Aller passer à Bilhard, même une heure du jour, est devenu difficile : la végétation a tout envahi, sans parler de sacs plastiques et autres détritiques fort peu poétiques. Peut-on terminer cette modeste étude par un vœu modeste : que Bilhard puisse redevenir un lieu de promenade !



Voilà bien des suppositions, dira-t-on. Les amateurs de la naïve légende me reprocheront de la gâter avec ces théories. Les esprits scientifiques trouveront la méthode trop aventureuse, qui veut faire l'histoire de ce qui, par définition, refuse l'histoire.

Mais après tout l'instinct légendaire nous pousse à renouveler sans cesse le mariage de la tradition et de l'imagination. Si, même en les disséquant, nous avons fait revivre un instant Antoine et Bilhard, nous aurons entendu l'appel de cette légende, qui est de donner un sens à cet endroit mystérieux. Et pour des hommes d'aujourd'hui, le sens ne peut faire taire l'interrogation de la connaissance.

Et si nous n'avons bâti que légendes sur légende, que Clio nous condamne, pourvu que nous pardonne le lutin des rochers !

Philippe MORET

Le fantôme de bilhard

Voici une tout autre "légende de Bilhard".

Il s'agit d'une simple et jolie fiction, dans le goût "moyenâgeux", que la mère de Jean-Claude Walter composa pour les "fêtes régionalistes et félibréennes" qui furent célébrées à Monistrol les 14 et 15 juillet 1934. Cette saynète a-t-elle été mise en scène à cette occasion ? Les témoins pourraient nous éclairer là-dessus, et peut-être même les jeunes gens qui la jouèrent - si elle fut jouée. Inutile de préciser que le seigneur des Roches de Billard n'a jamais existé, même si pas mal de "champêtres idylles" entre Sylvains et Guillemettes de toutes les époques se sont ébauchées au bord du torrent.

En la chaude vespérale de ce 15 juillet de l'an 1234 Messire Bertrand, Seigneur des Roches de Billard, monté sur son coursier de guerre, franchit, altier, solitaire et farouche, le majestueux pont-levis du castel de ses pères.

Non loin de là, en cette même vespérale, la gente Guillemette, blonde pastourelle, filant près d'une source chantante la douce laine de ses agneaux, échangeait ses premières promesses avec le ferronnier Sylvain.

Or, il advint que Messire Bertrand, du pied de la tour crénelée, contemplant avec orgueil Monistrol fière cité, et la plaine ondoyante qui à dix lieues s'étendait, jeta son regard d'aigle sur la champêtre idylle qui, tout près, s'ébauchait.

Une jalousie soudaine et irraisonnée le mordit au cœur, telle une flèche acérée : lui, le maître, le suzerain devant qui tout devait plier, ne put supporter la vue du pur bonheur d'autrui, s'opposant à sa vie d'opresseur cupide et envieux.

Rapide comme l'éclair, il éperonna furieusement sa monture, pour châtier sur terre ce bonheur insolent qui fleurissait sur ses terres, et, dans un geste de folie, tira de son fourreau sa dague étincelante.

Alors, dans un sursaut de révolte, la nature, jusque là insensible, s'émut devant le crime monstrueux qui allait s'accomplir.

Sous les pas du coursier emporté, dans un fracas terrifiant, les roches, soudain, sur une lieue, se fendirent pour ne plus se refermer, engloutissant le tyran dans leurs flancs désormais déchirés et béants.

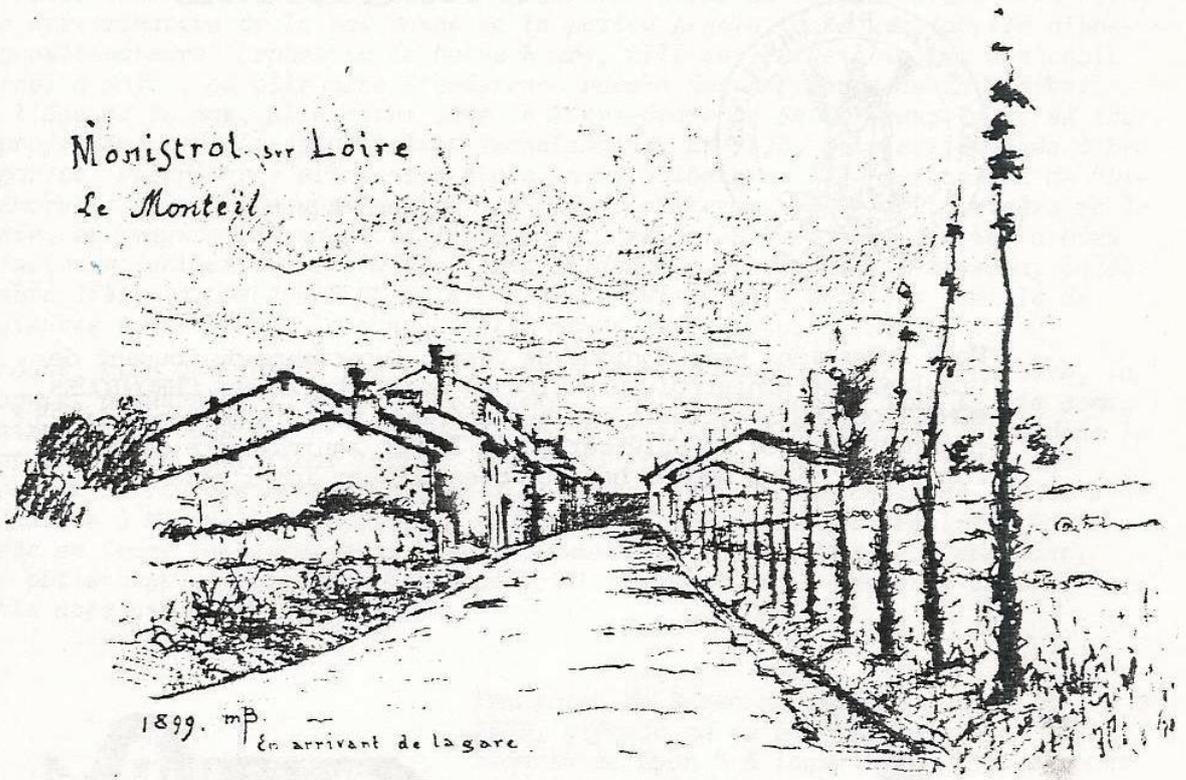
Les siècles ont passé. Et tandis que la brise murmure dans les rameaux mouvants l'éternelle romance de Sylvain et de Guillemette, c'est l'âme errante de Messire Bertrand que l'on entend rugir comme dans les flots bouillonnants du Folletier qui, en cascades, écume au fond du gouffre.

Et c'est depuis ce jour, que l'on admire à Monistrol cette trouée, toujours béante et tourmentée, que l'on appelle : gorges de Billard.



« Le Diable et l'Amour »,

Monistrol-sur-Loire
Le Monteil.



1899. mB
En arrivant de la gare.

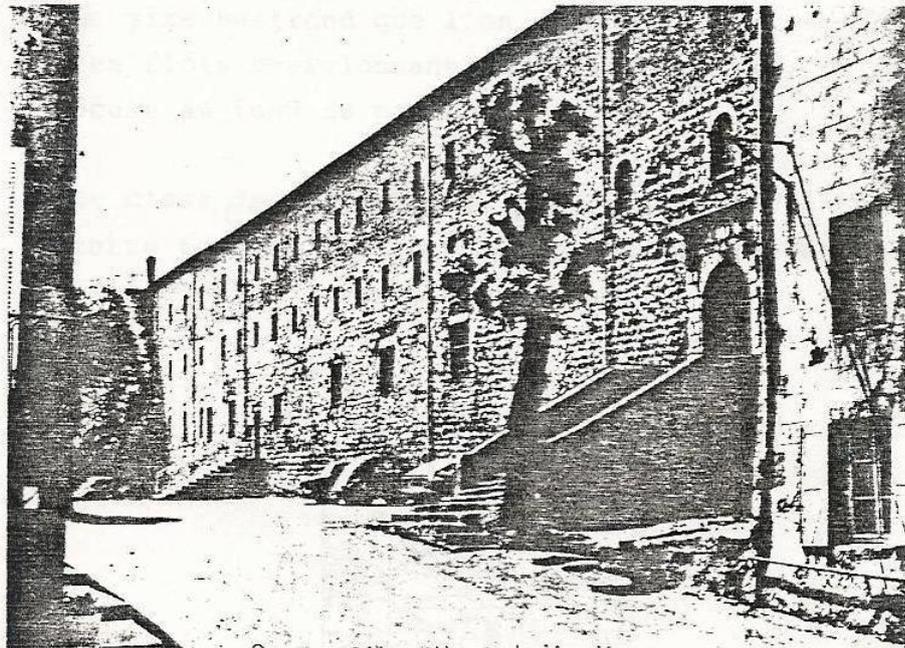
(GRAVURE ORIGINALE DE MARC BOUCHACOURT)

350 ANS D'HISTOIRE URSULINE



(Première partie)

Nous remercions Mère Monique de Jésus, Supérieure du Couvent des Ursulines de Monistrol-sur-Loire, d'avoir confié aux CHRONIQUES MONISTROLIENNES le texte de la conférence qu'elle prononça le 25 février, lors de la célébration du 350ème anniversaire de cette Communauté. Nous sommes heureux d'en publier ici l'essentiel.



Parcourir 350 ans en une heure et quelques minutes est une gageure que nous essaierons de tenir, en nous hâtant, sans trop de précipitation et en survolant les périodes tranquilles.

Nous voici donc en Italie, à Desenzano, sur les bords du lac de Garde, vers 1470, année approximative de la naissance de la petite Angela, dans une famille d'honnêtes cultivateurs. Orpheline de bonne heure, elle est recueillie par son oncle maternel à Salò, où elle mène l'existence rurale des habitants de la région. Vers l'âge de 20 ans, elle entre dans le Tiers-Ordre de Saint François et se nourrit profondément de la spiritualité franciscaine. En 1517, elle est envoyée à Brescia par ses supérieurs; elle entre alors en relation avec les Fraternités du "Divin Amore": elle y découvre toutes les situations engendrées par la misère et la maladie, et imagine une nouvelle forme de vie religieuse où consécration à Dieu et mission soient intimement unies. Dans ce dessein, elle fonde à Brescia, le 25 novembre 1525, la COMPAGNIE DE SAINTE URSULE, qui sera la première famille de religieuses vivant "dans le monde". Elle meurt le 27 janvier 1540.

Cependant, bien que fondée par sainte Angèle Merici sous une forme séculière, la Compagnie, à cause de la mentalité du temps, évolue rapidement vers la vie communautaire. C'est sous cette forme que l'Ordre apparaît en France. En 1592, dans le Comtat Venaissin pontifical (actuel Vaucluse) Françoise de Bermond fonde une "Compagnie de Vierges consacrées" qu'elle agrège très vite à celle de Sainte Ursule établie à Milan. Les fondations se succèdent. En 1612, les Ursulines sont érigées en Ordre religieux avec vœux solennels et clôture papale. Cependant, elles obtiennent de continuer leur apostolat d'éducation, à peu près le seul compatible avec une stricte clôture.



Statue en bois peint, XVIIe siècle.
SAINTE URSULE (?).
Couvent des Ursulines.

Françoise de Bermond, appelée à Lyon en 1610, y fonde ce qu'on peut appeler "la branche de Lyon" à laquelle se rattacheront 98 maisons. L'une des toutes premières est celle de Saint-Chamond fondée par sa soeur Perrette en 1613. Saint-Chamond à son tour enfantera une trentaine de filiales, directement ou indirectement, en particulier Monistrol, en 1634.

UNE INCROYABLE FLORAISON

Ainsi, dès le début du "Grand Siècle", se prépare l'incroyable floraison de monastères d'Ursulines dont parle Henri Brémond dans son "Histoire du sentiment religieux". Il en dénombre plus de 300 ! Si nous y ajoutons ceux de 24 autres Congrégations ou Ordres d'enseignantes (je pense aux communautés des Soeurs de Saint Joseph fort nombreuses aussi) nous aurons une idée de cette "germination spontanée" de vocations religieuses féminines. Une telle effervescence est significative de besoins urgents au niveau de l'éducation des filles. Remarquons toutefois qu'Angèle Merici a commencé tout bonnement par envoyer ses premières compagnes au service de toutes les détreffes et misères physiques et morales qui se présentaient à elles.

Seulement, il y a dans l'esprit et le coeur d'Angèle la conviction profonde que ce monde bouleversé et malade se guérira principalement par la régénération de la famille. Et, comme dans la famille, l'influence primordiale est le privilège de la femme, la visée de sa Compagnie sera d'abord de former des femmes chrétiennes, des épouses et mères, qui à leur tour, éveilleront leurs enfants à l'amour et au service de Dieu et de leur prochain.

Ce jaillissement de vocations enseignantes est un véritable phénomène social, dont ce n'est pas ici le lieu d'analyser les causes, la première étant que l'Esprit souffle où, quand et comment il veut. Nul doute, cependant, qu'il dut être lié à l'expansion non moins étonnante de la Compagnie de Jésus et de ses collègues pour les garçons, qui pouvaient servir de modèles et de stimulants aux pensionnats de filles.

Ce qui frappe aussi, dans la multiplication des couvents d'enseignantes, surtout chez les Ursulines (mais je l'ai noté chez les Religieuses de Saint-Joseph à leur début), c'est l'autonomie de chaque Communauté, même à l'égard de la Maison fondatrice : elles en sont les filles, non les filiales.

UN MONASTÈRE INDEPENDANT

Après ces considérations d'ordre général, venons-en à ce qui nous est personnel.

Dans le droit fil de la précédente remarque, j'attire votre attention sur le fait qu'à l'encontre de son Monastère fondateur, Saint-Chamond, dont nous avons vu la surprenante fécondité, celui de Monistrol n'essaime pas. Il se gardera aussi indépendant jusqu'en 1973, avec un effectif de religieuses qui semble avoir atteint la quarantaine, mais oscilla plutôt entre 25 et 35.

Mis à part le premier siècle de l'implantation, où l'on trouve dans les listes des filles de la noblesse et de la bourgeoisie environnantes, le recrutement se fait surtout parmi les anciennes élèves et dans le milieu commerçant et rural de nos bourgs, sans exclure d'ailleurs les filles nobles, si elles se présentent. L'école est ouverte à toutes les couches de la société et elle sera de plus en plus fréquentée par le peuple. Distinctes de celles du Pensionnat, il y avait " les classes gratuites ", qui disparaîtront à la fin de la Grande Guerre, quand la mentalité du temps - et c'est normal - ne supporte plus cette discrimination.

Je viens de signaler que notre Monastère garda son indépendance et n'eut point de filiale. Il me faut cependant apporter deux correctifs. D'abord, à propos de son indépendance. En 1899, une " Union romaine des Ursulines " prit corps à Blois et voulut établir sa Maison généralice à Rome. Notre couvent avec beaucoup d'autres, entra dans l'Union. Mais il était plutôt pauvre, malgré sa réputation, surtout après les spoliations de la Révolution et avec celles que n'allaient pas manquer de lui infliger les lois de 1901 et de 1904 contre les Congrégations. Pour des raisons financières d'abord (car il fallait aider la Maison généralice à s'organiser à Rome) et aussi par crainte de perdre son autonomie, notre Monastère se retira de l'Union romaine en 1909. Le second correctif concerne la non-crédation de filiales. En fait, si notre communauté n'a pas fondé, elle a pourtant envoyé deux religieuses à Ambert, en 1946, pour y maintenir l'école et le Pensionnat. L'une, Mère Thérèse de l'Enfant Jésus, y resta jusqu'à sa mort, en 1970. L'autre,

Soeur Marie de l'Annonciation, fut rappelée en 1953 et remplacée par Soeur Marie-Alphonse qui revint ici en 1962.

C'était à ce moment le début de la crise des vocations. La Congrégation romaine des religieuses s'efforçait de faire se fédérer ou s'unir des petites maisons indépendantes qui, ne recrutant plus, risquaient de s'éteindre à bref délai. Chez nous, depuis 1963, la réalisation d'une Fédération englobant les



ST^E ANGÈLE MÉRICI
(TENANT SON BOURDON DE TERRE-SAINTE)

d'après une ancienne gravure conservée à Brescia

Ursulines de Malet (Aveyron), celles de Monistrol, d'Ambert et de Saint-Chamond, s'acheva en Union Sainte Angèle Merici, érigée canoniquement en 1973. C'est notre statut actuel. Au dernier chapitre d'élections, en 1979, Soeur Marie-Louise Dubreuil de Monistrol fut élue Supérieure générale. En conséquence, elle réside à la Maison-mère, à Saint-Côme d'Olt. Mais inutile de vous dire qu'elle reste profondément attachée à Monistrol.

LA FONDATION

Nous nous sommes attardés en des considérations générales qui nous ont promené d'un bout à l'autre de notre histoire. Il est grand temps de revenir à son origine.

Nous sommes donc en 1634. Monistrol-l'Evêque est toujours l'opulente cité, parée d'un prestige qui lui confère le choix qui, dans les temps lointains, lui a valu de posséder les reliques de saint Marcellin *. Prestige qui lui vient aussi de l'importance de son archiprêtre, le premier du diocèse : 52 paroisses sur 129 - et sur ce même territoire 10 baronnies sur les 21 du Velay. Prestige soutenu par les évêques-comtes du Velay qui firent du château de Monistrol leur résidence d'été, surtout après les restaurations de Mgr. Bernard de Castenet, en 1309. Jean de Bourbon, en 1448, le flanqua de la grosse tour "Barbe", à la fois menaçante et protectrice. D'autres évêques eurent plus ou moins de goût pour le château. Just de Serres, qui "régna" de 1621 à 1641, aimait y séjourner. Le prestige de Monistrol, c'est encore son église collégiale avec un chapitre de 13 chanoines et son école florissante qui envoyait ses étudiants poursuivre leurs études à l'Université Saint-Mayol au Puy, et les plus doués, les plus riches aussi, pouvaient les terminer à l'Université de Paris.

Et pourtant, Monistrol, deuxième cité du Velay, si prestigieusement dotée, souffre d'un manque. L'Ecole du chapitre et les petites écoles dispensent éducation et savoir aux garçons. Mais pour les filles il n'existe rien et elles sont fort négligées. C'est alors que la réputation du Couvent des Ursulines de Saint-Chamond dut parvenir à la connaissance de Jacques de Béget du Monteil, bailli général du Velay, de son frère Marcellin, chanoine de Notre-Dame du Puy, et des consuls de Monistrol. Sans doute exposèrent-ils à la supérieure de Saint-Chamond leur désir de posséder dans leur ville un couvent d'Ursulines qui assurerait l'éducation et l'instruction des filles. La supérieure agréa leur requête. En conséquence, un acte de fondation fut passé, le 17 janvier 1634, à Saint-Chamond, entre d'une part Jacques de Béget, assisté du consul Laurent Fayolle, et d'autre part la R. Mère Isabeau de Saint-Ange et ses conseillères. La ville de Monistrol s'obligeait à fournir 8.000 livres pour subvenir aux premiers frais de l'établissement du monastère. En réalité, la somme fut offerte par une Demoiselle Lucrèce de Bonnaud, du pays du Mâconnais. Qui était-elle ? L'histoire ne le dit pas. Trois mois plus tard, le 17 avril 1634, six Dames Ursulines de Saint-Chamond s'installaient à Monistrol.



Leur arrivée dans notre bonne ville donna certainement lieu à des festivités comme il était de coutume à l'époque. Elles furent accueillies à la porte de la ville par les autorités ecclésiastiques, le curé et les chanoines de la Collégiale, les autorités civiles hautement représentées par le Bailli général, les consuls, le recteur et les maîtres de l'école du chapitre, les élèves, et tout le peuple en liesse. Elles furent ensuite conduites processionnellement, au son des cloches, à leur modeste demeure, une maison louée probablement. Et comme des postulantes se présentèrent aussitôt, les Dames Ursulines achetèrent une maison à François Le Blanc, seigneur de Montabonnet et de Chantemule, le 16 octobre 1634 **, et en même temps elles firent l'acquisition de quelques autres édifices environnants et construisirent une chapelle provisoire. L'ensemble, situé entre le château, la porte de la ville, dite de l'Hôpital (vers la Vierge noire), le mur de la ville (place du Valla, c'est-à-dire du Fossé) et l'écurie du château. L'autorisation royale ne fut donnée qu'en 1684 par des lettres patentes (nous dirions aujourd'hui un décret) de Louis XIV. Notons en passant que quatre filles et une petite-fille de François Le Blanc entrèrent au monastère et que sa veuve, Dame Colombe de Chabannes, s'y retira et y fit son testament le 30 mars 1669.

Le protecteur de la fondation récente fut le chanoine Marcellin de Béget qui aida la Communauté de ses conseils et de ses démarches dans la gestion de ses intérêts temporels, et veilla sur sa vie spirituelle. La famille de Béget, du Monteil, puis du Flachet, semble avoir été très attachée aux Dames Ursulines. On peut même supposer qu'elle a dû avoir l'initiative de sa création. Plusieurs demoiselles de Béget y furent religieuses. On connaît principalement Anne, supérieure durant une vingtaine d'années et qui l'était encore en 1794 quand elle fut emprisonnée à Montfranc (Saint-Didier). Un de ses frères fut le dernier gardien des Capucins de Monistrol, expulsés en 1794. Mais n'anticipons pas. Nous les retrouverons.

MOYENS ET TRAVAUX

Posons-nous plutôt la question : Quels moyens de subsistance avait alors le Monastère ? Remarquons qu'en règle générale les monastères naissent dans une grande pauvreté, quand ce n'est pas dans l'indigence. Ce n'était pas la pension demandée aux jeunes filles qui aurait suffi à la subsistance d'une Communauté qui, dans les premières années, comptait déjà une trentaine de soeurs, à plus forte raison au développement de son école. D'autant qu'il y avait à Monistrol comme dans toute maison d'Ursulines, pour être fidèle à l'esprit de sainte Angèle, des classes gratuites pour les enfants du peuple. On comprend alors qu'il soit demandé aux postulantes une dot pour leur propre entretien, dot dont les revenus constitueraient longtemps l'essentiel du roulement d'argent nécessaire au fonctionnement du pensionnat. Les dots des filles de la noblesse et de la bonne bourgeoisie sont souvent des biens immobiliers ou domaines dont le rapport peut être substantiel s'ils sont bien gérés. C'est certainement ce qui permit au couvent de prendre un rapide essor. Les soeurs sont nombreuses, les familles leur confient leurs enfants et même leurs grandes jeunes filles avant leur mariage. Il faut bien vite songer à agrandir.

En 1653 l'entreprise est donnée à Georges Amignet, maître-maçon de la Vialle. Mais en juin 1654 les travaux s'interrompaient, les religieuses ayant réfléchi à un plan plus "fonctionnel". Durant cette interruption un acte public est passé entre les Dames Ursulines et les consuls de Monistrol pour éviter toute contestation et difficulté à l'avenir entre les habitants de la ville et le monastère. Car les Ursulines désirent bâtir à l'emplacement des maisons achetées précédemment et qui s'adossent aux murailles de la ville. Cet acte les autorise à se servir du gros mur, mais suivant une réglementation minutieuse : détermination de la hauteur des fenêtres, guérites pour la surveillance, percée de portes sur le chemin de ronde, épaisseur des murs, etc. Les travaux furent menés bon train, en une année. En 1655, les Ursulines achetèrent les jardins en terrasse qui descendent jusqu'au ruisseau de Piat. Elles attendirent 1672

↳ ? Document ?



LE RETABLE DE VANEAU " LA MORT DE SAINT JOSEPH ", XVIIe s.
CHAPELLE DES URSULINES

pour la construction de la chapelle. Elle fut confiée au maître-charpentier Durand-Aubert. Son embellissement se poursuivit ou plutôt reprit vers 1684-1685, dates qui coïncident avec la présence du sculpteur Vaneau et de son atelier au château des évêques.

C'est en effet l'époque où l'évêque, Mgr. de Béthune, petit-fils de Sully, achève l'agrandissement et l'ornementation de cette résidence d'été qui lui est si chère. Huit années de travaux, plus de 100.000 livres de dépenses qui l'ont ruiné, en ont fait une demeure princière, "peuplée de merveilles et d'objets d'art", pour reprendre les expressions de Georges Paul dans sa brochure *MONISTOL ET LES EVEQUES DU PUY*. Vaneau et son atelier y ont travaillé. Vaneau a également travaillé pour les Ursulines. Notre rétable, qui représente la mort de saint Joseph, dont la contemplation nous distraitait durant le temps souvent très long que nous passions à la chapelle (rappelez-vous, vous les anciennes !) le rétable est l'oeuvre de Vaneau, ainsi que les statues de sainte Ursule et de sainte Madeleine. La boiserie qui occupe tout le fond de la chapelle est du XVIIe siècle, d'après les connaisseurs, de même que le socle de la petite Vierge noire de l'avant-choeur. Elle pourrait appartenir à l'école de Pierre Vaneau ***.

La chapelle une fois achevée, le monastère offre l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui, massif, austère, imposant, capable d'affronter les vicissitudes du siècle qui ne l'épargneront pas ...

A SUIVRE ...

Mère Monique de Jésus,
Supérieure des Ursulines de
Monistrol-sur-Loire.



* Un article consacré à ce sujet (Saint Marcellin de Monistrol) est prévu dans un prochain numéro des *CHRONIQUES MONISTROLIENNES*.

** C'était la maison de ville des FAURE DE CHABANNES, l'une des premières familles de Monistrol au XVIe siècle, dont François Le Blanc avait épousé l'unique héritière (Colombe de CHABANNES, citée plus loin).

*** Le rétable en bois doré mesure 3 m. de haut et 2,35 m. de large. Son poids est de ... 400 kilos. Une facture datée du 27 juillet 1869 donne le prix d'une partie de la dorure : 400 frs. Il a été classé par les Monuments Historiques, le 2 décembre 1952. Il a été enlevé deux fois de la chapelle : en 1793, pendant la Révolution; et en 1903. Je transcris un paragraphe de nos chroniques : " Un magnifique panneau doré, représentant la mort de saint Joseph, d'un poids de 8 quintaux, fut enlevé à la chapelle et confié au bon Mr. Edouard NERON, maire de Monistrol ... Tout ce qui avait de la valeur fut vendu ".

Les statues : sainte Ursule mesure 1,62 m., sainte Madeleine 1,58 m. La même facture de 1865 donne le prix de leur restauration et de leur polychromie : 180 frs.

En 1980, ces statues prennent part à l'exposition Vaneau organisée au Baptistère Saint-Jean par Mme VIALET, conservateur des objets d'art et Monuments Historiques de la Haute-Loire. Ce sont les deux seules oeuvres polychromes de l'exposition. Mme VIALET obtint des Beaux-Arts qu'elles fussent restaurées et rendues à leur teinte originelle, noyer clair, ce qui est fait courant 1981 par Mr. MORVAN, restaurateur des Beaux-Arts à Clermont-Ferrand. Elles sont classées depuis le 11 janvier 1982.

Un Monistrolien sous la tente des — Arabes ...

LE COMMANDANT DE CHABRON EMBARQUA POUR L'ALGERIE A LA TETE D'UN BATAILLON DU 50^e REGIMENT DE LIGNE, EN MARS 1852. IL AVAIT 43 ANS, C'ETAIT SA PREMIERE CAMPAGNE EN AFRIQUE. LE BATAILLON S'INSTALLE LE 30 AVRIL A MASCARA, SUR LES PREMIERS CONTREFORTS DE L'ATLAS ORANAIS. EN NOVEMBRE COMMENCERA UNE MARCHE DE 400 KILOMETRES POUR ALLER PRENDRE LAGHOUAT, MAIS LES DEBUTS SONT CALMES. CHABRON ECRIT REGULIEREMENT A SA VIEILLE MERE DES LETTRES QUI SONT PRESQUE CELLES D'UN TOURISTE. IL EST CURIEUX, IL SAIT VOIR ET IL NE RACONTE PAS MAL. CE "BAROUDEUR" EST UN HOMME POSE ET CONCRET, PAISIBLE, QUI AIME LA CAMPAGNE AUTANT QUE LA VIE DES CAMPS. LA LETTRE QU'ON VA LIRE, COMME BEAUCOUP D'AUTRES DE LUI, MONTRE LES QUALITES HUMAINES DE CE SOLDAT-PAYSAN : IL EST A L'AISE DANS CE CAMPAMENT DE NOMADES ET IL ESSAIE DE FAIRE COMPRENDRE A SA MERE, RESTEE DANS SON "DOUAR" DE MONISTROL, QUE CE NE SONT PAS DES "SAUVAGES" : DERRIERE LES DIFFERENCES DES MOEURS, IL NOTE TOUJOURS LES RESSEMBLANCES.

CE N'EST PAS UNE PAGE D'HISTOIRE DE MONISTROL, MAIS C'EST UNE FACON DE VOIR QUELLES IMAGES DU VASTE MONDE ON POUVAIT RECEVOIR A MONISTROL IL Y A UNE CENTAINE D'ANNEES. C'EST AUSSI UNE FACON DE FAIRE CONNAISSANCE AVEC LE (FUTUR) GENERAL DE CHABRON : IL NOUS PARLE LUI-MEME.

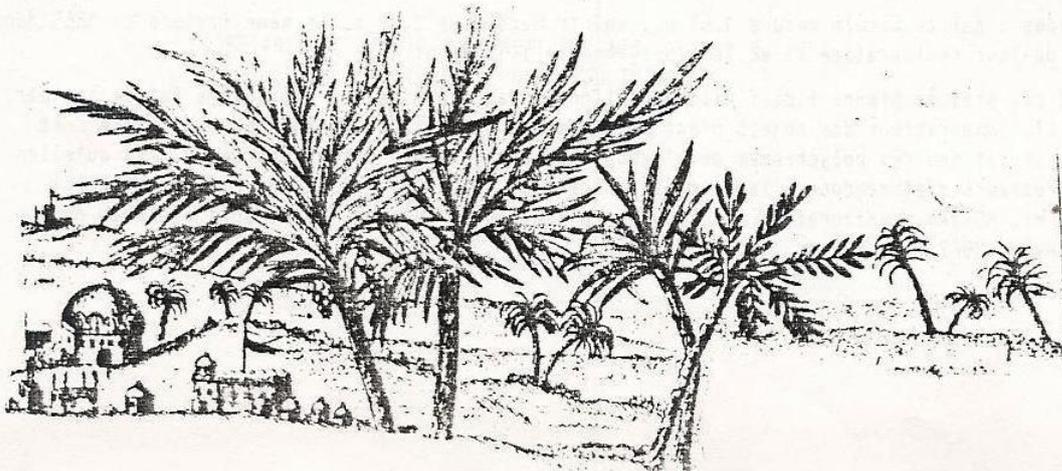
عشائر

Mascara, le 8 septembre 1852.

Ma bonne mère,

Je vous avais parlé d'une expédition dans le sud, qui devait avoir lieu dans le mois de septembre. Cette expédition avait pour but de venir en aide à un chef du désert; elle a eu un commencement d'exécution à la fin d'août, mais ce chef étant parvenu à faire rentrer dans l'ordre les tribus récalcitrantes, les troupes sont rentrées dans leurs garnisons. J'ai profité de ce temps de repos pour faire une petite excursion qui m'a mis au fait des moeurs de la famille arabe.

Je connais un chef de douar, auquel j'ai fait quelques politesses; il m'avait souvent dit d'aller le voir et je me suis enfin décidé à faire cette promenade. Vendredi dernier je suis monté à cheval et je me suis dirigé sur le douar de mon ami Aâda, qui parle un peu français.



Après avoir monté et descendu pas mal de montagnes et de ravins à peu près semblables à ceux que l'on traverse pour aller de Monistrol à Tiranges en ligne droite (mais les chevaux arabes ont le pied si sûr que dans les sentiers même les plus difficiles on peut presque leur mettre la bride sur le cou), je suis arrivé chez mon hôte, campé à trois lieues de Mascara. Je ne l'avais pas prévenu de ma visite et je craignais qu'il ne fût absent. Cependant, connaissant les habitudes des Arabes, qui sont de faire la sieste de 10 heures du matin à 2 heures, je m'étais arrangé de manière à arriver chez lui avant cette heure-là, aussi l'ai-je rencontré. Et comme il avait entendu dire par des Arabes de son douar qu'on voyait venir des cavaliers, sans savoir qui c'était, il était monté à cheval pour venir à ma rencontre. Il a paru très flatté de ma visite et m'a aussitôt conduit sous sa tente : c'était la première fois que j'entrais sous une tente arabe, tant le domicile est sacré et respecté d'après les préceptes du Coran.

Les tentes arabes sont toujours disposées en rond. Tout autour du camp on place des buissons. Les bestiaux rentrent la nuit dans l'intérieur et un grand nombre de chiens veillent constamment sur le douar.

La tente d'Adda était très vaste et divisée en deux compartiments séparés par une toile. Dans la partie où il m'a reçu, celle affectée aux hommes, il y avait par terre des nattes, des tapis, un canapé et quatre chaises, ce que j'ai trouvé d'un grand luxe et d'un grand progrès, les Arabes s'accroupissant toujours comme les tailleurs. C'est sur ces nattes et ces tapis qu'ils se couchent : le lit est complètement inconnu chez eux. Dans l'autre compartiment étaient les femmes et tout l'attirail du ménage. Je ne suis pas de suite entré dans cette seconde partie de la tente. Mon hôte a donné des ordres pour faire du café et du couscous.



(UN DOUAR)



Adâa a trois enfants, deux filles et un garçon, de vrais amours d'enfants. Il faut vous dire que lorsque j'arrivai dans le douar, tous les moutarâs, nus comme des vers, s'étaient sauvés sous les tentes comme de petites souris. Il fallut donc commencer par les apprivoiser.

Je m'étais muni d'une bonne provision de bonbons. Je commençai par en faire la distribution aux enfants de mon hôte. Ils auraient bien voulu avoir au moins une chemise pour y mettre ce que je leur donnais, mais, faute de ce léger vêtement, ils rapprochaient leurs deux petites mains et recevaient tant qu'elles pouvaient en contenir.

Les autres enfants, curieux et gourmands (ils sont partout les mêmes) ont bientôt voulu avoir leur part de la distribution. Dans un instant je me suis vu entouré de toute la marmaille de la Smala. Ma réputation était faite chez les mères, j'étais "mélet" (bon) et non pas un mangeur de petits enfants : c'est encore l'opinion que l'on a dans bien des endroits en Afrique sur les Roumis. De même qu'on croit généralement en France que les Arabes ont continuellement le couteau à la main pour vous couper le cou. Et pourtant on peut bien leur appliquer ce vieux dicton : " Cet animal est très méchant, quand on l'attaque il se défend."

Après avoir pris du café et mangé un peu de couscous, mon hôte me dit que je pouvais entrer dans la partie de sa tente occupée par les femmes. Elles avaient fait un peu de toilette et nettoyé cette pièce. Il y avait la femme d'Adâa, jolie personne de 20 à 23 ans (les Arabes ne savent jamais leur âge), sa mère et sa belle-mère. Tout ce monde me reçut sans trop d'étonnement. Je fis à la mère des compliments sur ses enfants, son café et son couscous, et je donnai de grands cornets de bonbons, ce qui parut leur faire beaucoup de plaisir.

Je demandai ensuite à mon ami si je ne pouvais pas visiter d'autres familles. Il me dit de prendre le prétexte de voir fabriquer des burnous (vêtement fait par les femmes). Par ce moyen je suis entré sous d'autres tentes. Les femmes étaient effectivement occupées à confectionner ces vêtements. Ce travail s'exécute comme il devait se faire du temps d'Abraham. La laine prise sur les moutons passe dans la même main par toutes les préparations nécessaires. Ainsi on la lave, on la carde, on la file et enfin on la tisse dans la famille. Pour faire ce tissage, on prépare seulement la trame au moyen d'un métier fort simple et, au lieu de navette, c'est avec la main qu'on passe la laine en travers :

C'est du reste, avec les soins du ménage, la seule occupation des femmes.

Les Arabes dont j'ai visité la tente n'avaient qu'une seule femme. Ils ne sont pas assez riches, m'ont-ils dit, pour en avoir plusieurs. La femme, comme vous le savez, est ici une marchandise, ce qui ne les empêche pas de faire généralement très bon ménage et d'aimer beaucoup leurs enfants. Je dois le dire : il n'y a rien de vif et d'espiègle comme ces petits moutards. Les filles sont presque toutes jolies et pleines de distinction. Elles ne sont obligées de sortir avec la figure couverte que lorsqu'elles sont nubiles; il en vient beaucoup à Mascara. Quant aux femmes, elles ont de très belles dents et sont d'une blancheur à faire envie aux petites maîtresses de Paris. Cette blancheur s'explique puisque, toutes les fois qu'elles sortent, elles sont couvertes de la tête aux pieds. Comme ces femmes marchent très peu et qu'elles sont presque toujours accroupies dans leurs tentes, elles ont la taille très forte. C'est du reste la grande beauté chez les Arabes : ils ne comprennent pas que les Européennes cherchent à se faire une taille de guêpe.

Les femmes arabes portent à chaque oreille deux et même trois grandes boucles placées les unes au-dessus des autres; elles ont aussi des bracelets et des anneaux aux pieds. Ces ornements sont en or, en argent, en cuivre et même en fer, suivant la fortune et la générosité des maris. Elles portent aussi sur la poitrine plusieurs chapelets qui diffèrent très peu des nôtres. A ces chapelets sont suspendus un grand nombre de petits sacs en cuir qui renferment des amulettes, à peu près comme nos scapulaires.

Une grande beauté chez les Arabes, hommes et femmes, est de se tatouer la figure, les mains, les bras, les jambes. Lorsque la femme est jeune, c'est assez gracieux. Il y a quelque rapport avec les mouches qu'on portait sous Louis XV. Mais quand elles sont vieilles, c'est plus que laid.

Après avoir remercié mon hôte et sa famille, je me suis remis en route. Malgré mes instances, il a fait monter à cheval quelques-uns de ses cavaliers et m'a accompagné lui-même jusqu'à moitié chemin. Il m'a fait promettre de ne pas m'en tenir à cette seule visite et surtout de le prévenir à l'avance, pour qu'il pût me traiter convenablement ...



(1) Dans une lettre précédente, il avait expliqué ce qu'est un douar : " Des réunions de tentes faites en poil de chameau. Ils les plantent où ils trouvent du fourrage pour leurs troupeaux et quand il n'y en a plus, ils les changent de place. Leurs troupeaux se composent de chevaux, ânes, mulets, moutons, chameaux et même des autruches qui vivent pêle-mêle et en bonne harmonie et avec tous ces animaux, comme le font nos poules et nos canards en France."

Jeux de Mots



ENTRE NOUS, ON SE COMPREND ...

Monsieur BONCHE — notre Président — a reçu récemment une histoire racontée en " monistrolien " ... d'un de nos lecteurs, qui a donc travaillé pour moi. Je lui laisse volontiers la place, tout en le remerciant vivement. Je ne veux pas vous *afiner*, c'est à coup sûr un Monistrolien ... mais il est trop modeste : notre collaborateur a oublié de signer ... Je me suis permis de prolonger son texte pour pouvoir m'amuser avec toutes les expressions que mon entourage m'avait signalées. Merci à tous ... pour cette chasse aux mots !

Mireille SAUVANET.

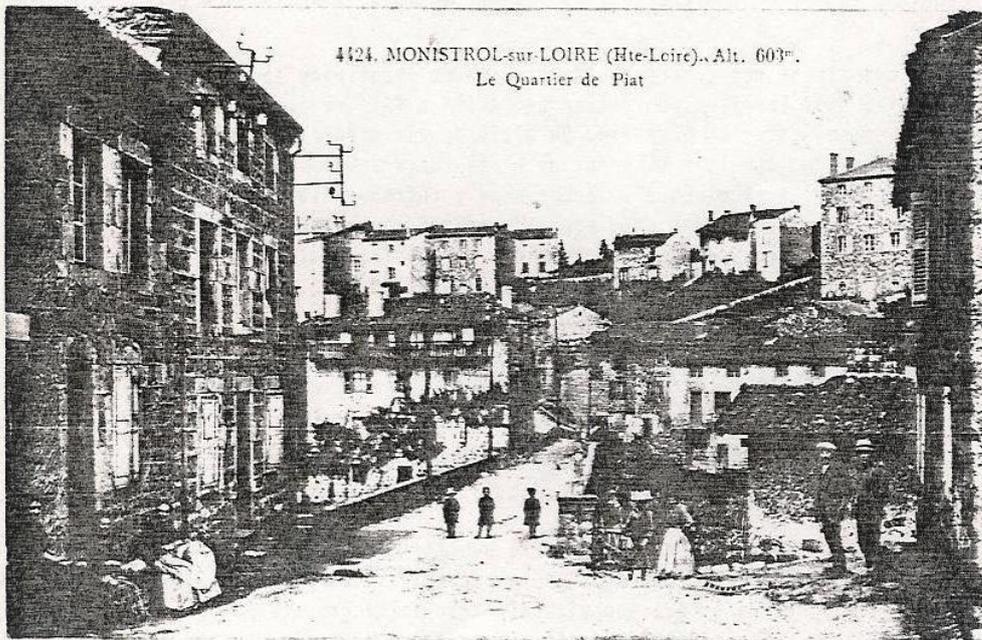
- " - Oh ! Philomène, que vous e arribo ?
- Ah ! ma pauvre Maria ! me chous baroulo !
- Dis, Mémé, raconte-le en bon français que je puisse le comprendre.
- Eh ! oui, je me suis *écoulanchée* dans la *gabouille* . Un peu plus, je *décoeurais*. *Ouille, ouille, ouille*, j'ai mal. Je suis devenue tellement *panolle!* (ou *panoye*). C'est pour ça que je marche tout *ébiganchée* . En arrivant, j'étais tellement *caravirée* que j'ai bien *manqué* boire l'*arnica* au lieu de l'*arquebuse* ! Le Marcellin m'a dit : - Ah ! ma pauvre femme, tu marches tout *écarcaillée*,, on *dirait franc* un canard; attends, je vais t'aider. *Encore heureux* que je sois *costaud* ! - Je lui ai répondu :
- Attends que la *vogue* et tu verras si j'irai pas en tourner une !
- Une quoi, Mémé ? - Eh ! une valse ou une polka ! Le Marcellin, il est toujours *jarjille* : - Tu es tout *éclégnie* et tu veux encore en *apeincher* un ! - Je ferai mieux de *rapetasser* ma robe que j'ai *effatrée* en me tombant.
- Tu veux *faire rentrer le docteur* ?
- Oh ! non, je crois que *c'est pas la peine*, et puis, je suis *chagni*. Petite ! arrête de *m'échogner*, tu vas *trimpaleiller* et *débarouler* les escaliers. " Espèce de " *fenou*, va chercher les *rogatons* dans le frigo et arrête de *rapiter*. Tiens, regarde-moi ce fromage, il est tout *ébouillé*. Toi, ma fille, avec vos "*dejines*", t'es toute *croye*, un vrai *tombasoupe*, tu me fais porter *peine*. Allez, on va manger.
- Et ta mère qui *ne se rend pas!* Elle a dû rencontrer des *charrettes renversées*, elle *clanque* encore dans les *charrères*.. et en plus, *c'est vrai*.
- Ah ! Tiou ! quel *paparo* je vous ai fait ! Tant pis ! on se *rat-trappera* sur les *barabans*. Je *baronte* , et je suis tout *adordée* , j'irai me coucher de bonne heure.

Allez, va. Adioucha !

Je me permets quelques remarques : On note quelques "lois" constantes dans ce langage :

- un emploi excessif de "tout" : tout éclignée, tout adordée... ce qui s'explique par la verve populaire.
- un vocabulaire abondant pour insulter, vexer, et traduire les attitudes ridicules.
- le mot GABOUILLE est lyonnais, mais je le redis, les limites géographiques de l'ensemble de ce vocabulaire sont très difficiles à cerner.

M.S.



LE QUARTIER DE PIAT, HAUT-LIEU DU PARLER MONISTROLIEN ...

en bref...



● NOUVELLES DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE

- Elle fait son chemin : depuis la parution du dernier numéro des CHRONIQUES MONISTROLIENNES, nous avons enregistré 40 nouvelles adhésions, soit un pourcentage d'augmentation de 50 % ! ... ce qui porte le nombre exact des adhérents à 120. Nous remercions nos fidèles lecteurs pour la publicité qu'ils nous ont faite, comme nous le leur demandions. N'hésitez toujours pas à nous faire part de vos suggestions, critiques, voire à nous écrire des articles ... MERCI A TOUS.
- Nous avons appris avec tristesse le décès de deux de nos membres : Mme CARANOBE, tante de notre vice-président, Philippe MORET, auquel nous exprimons toute notre sympathie - et Mr. le Baron Jacques CHAPPELON, d'une vieille famille de Monistrol, et qui avait fait d'énormes recherches sur notre région et notre cité (ses archives seront versées aux ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE LA HAUTE-LOIRE sous peu) : nous présentons nos condoléances à son épouse.
- Pour en revenir à la thèse de notre secrétaire, un témoin à la soutenance écrit ceci :

" Tous ceux qui aiment nos contrées attendront avec impatience la publication de cet important et passionnant travail. En effet, Christian LAURANSON a fait revivre les "siècles obscurs" du Haut Moyen-Age en Auvergne, Velay et Gévaudan. Du VIII^e au XI^e siècle, il ne subsiste pas plus de 1500 documents (dont plus de la moitié viennent de Haute-Loire : Brioude, Le Monastier, Chamalières). Christian LAURANSON les a examinés à la loupe pour y retrouver le visage d'une région originale, profondément marquée de traditions et d'esprit "romains", jusqu'au moment où, il y a tout juste 1000 ans, la révolution féodale fait éclater tous les cadres où l'Antiquité se survivait." (P.M.)

● A NOTER SUR VOS AGENDAS POUR LES SEMAINES A VENIR :

- Début juillet (probablement le 7) notre SORTIE ANNUELLE avec visite de l'église paroissiale et sans doute pique-nique dans un lieu historique des alentours. A préciser par voie de presse
- Début juin : réunion de la Section GENEALOGIE (date précisée dans le journal)

- Les samedi et dimanche 19-20 mai est ouverte au public l'exposition sur la PASSEMENTERIE à Monistrol et dans sa région, organisée sous la responsabilité de Mireille SAUVANET. Les personnes qui n'auraient pu s'y rendre et qui souhaiteraient le faire ensuite peuvent la contacter, au C.E.S. (tél. 66.52.80) où se tient l'exposition, ou à son domicile aux heures des repas (tél. 66.58.87). Une réussite dont nous sommes fiers, à la SOCIÉTÉ D'HISTOIRE.
- Le projet d'édition d'un RECUEIL DE CARTES POSTALES ET PHOTOGRAPHIES ANCIENNES sur Monistrol est en bonne voie. Son exécution a été confiée à notre vice-Président, Jean-Claude WALTER-BOURGEAT, et nous espérons le voir aboutir d'ici quelques mois.

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE MONISTROL SUR LOIRE.

Pour la Mise en valeur du Patrimoine historique et culturel de la Cité.

Siège social et correspondance : Christian LAURANSON-Rosaz, La Rivoire-Basse, 43120 MONISTROL SUR LOIRE. Tél. (71) 66.00.36.

Président honoraire : Eugène PRORIOL. - Président : Paul BONCHE.

MEMBRES DU BUREAU : HERITIER Jean, LAURANSON Christian - MORET Philippe, NERON-BANCEL Nicole, PEYRARD Jean-Paul, SAUMET Paul, SAUVANET Mireille, WALTER-BOURGEAT Jean-Claude.

